TREVOR GRIFFITHS
« PARTY »
Traduction originale de Michelle BOUIN-NAUDIN
(Université de Bourgogne)

"Party" a été créé en Grande-Bretagne au National Theatre (Londres)le 20 Décembre 1973 dans une mise en scène de John Dexter ; décor de John Napier.

La distribution était la suivante :

Sarah Atkinson	MILANKA
Gillian Barge	KARA MASSINGHAM
Anna Carteret	SUSIE PLAITSTOW
Nicholas Clay	RICHARD MAINE
Rachel Davies	KATE STEAD
Frank Finlay	MALCOLM SLOMAN
Doran Godwin	ANGIE SHAWCROSS
Gawn Grainger	JEREMY HAYES
Ram John Holder	LOUIS PREECE
Desmond McNamara	'GREASE' BALL
Laurence Olivier	JOHN TAGG
Ronald Pickup	JOE SHAWCROSS
Denis Quilley	ANDREW FORD
John Shrapnel	EDDIE SHAWCROSS

PROLOGUE

Scène au noir. Bande son : un très mauvais orchestre de théâtre joue "L'Internationale" en valse sur un rythme allègre. Balance du noir au plein feux, portrait de Marx sur toute la hauteur du fond de scène ; Lénine se superpose en fondu enchaîné ; Trotsky se superpose en fondu enchaîné (image des derniers jours à Mexico). Fondu au noir. Reste une poursuite au centre. La musique démarre, en fanfare. Arrive une vieille figure de Groucho Marx : moustache, cigare, queue de pie, bombant le torse, yeux globuleux. Il a un classeur avec des papiers à la main et un micro à fil qu'il installe sur le porte-micro qui jaillit des planches. Il regarde l'obscurité derrière lui.

G : Bonsoir. (Aux spectateurs, sans les regarder). Alors qu'est-ce qui est arrivé au joyeux drille à moustache ? (Trotsky apparaît.) Allez, allez, vous croyez que j'suis pas capable de reconnaître Abie le poissonnier quand je le vois ? Envoyez-moi le gars avec les touffes de poil sur la figure. (Marx apparaît.) Pâpâ ! Alors, 'pa, qu'est-ce qui te chatouille, mis à part toute cette forêt que tu as sur la figure évidemment ? (Aux spectateurs.) Ca m'fait penser : vous connaiss ez l'histoire des 150 000 supporters de De Gaulle qui ont défilé dans Paris le 30 Juin 1968 en criant : "La France aux français !" et "Cohn Bendit à Dachau !" ? Vous quoi ? Ah, vous y étiez ? Je vois, je vois. Je ferais mieux de la boucler, hein ? Comme ça je pourrais compter mes sous en souriant. Mais venons-en à notre histoire, comme on dit. Capitaine Hugo C. Hackenbush, pour vous servir. Explorateur, aventurier, amateur de sciences naturelles, "bon viveur, homme moyen sensuel"* un peu obsédé sexuel sur les bords et quasiment sans aucun rapport avec le reste de la pièce. Mais, venons-en à notre histoire. Et à propos d'histoire on m'a demandé de vous mettre dans l'ambiance avec quelques épigraphes bien choisies. Asseyez-vous Madame. Votre tour viendra, c'est promis. (Tournant rapidement les feuillets du classeur.) J'ai là toute une anthologie de citations choisies qui ont, j'en ai l'impression, (en fait, non, j'en ai reçu l'assurance formelle) un rapport plus que fortuit avec ce qui va suivre. (Il regarde le portrait géant de Marx.) Dommage que tu ne sois pas là pour faire ça toi-même, hein ? Pas vrai ?... Espèce de vieux vaudevilliste. Humm. (Il tourne une page et lit.)

---

* En français dans le texte. N.D.T.

"La bourgeoisie..." Réveillez-vous Madame, c'est de vous que je parle. Monsieur, donnez lui un coup de coude s'il vous plaît ! Merci beaucoup, merci. Puissiez-vous suffire aux besoins sans faiblesse. "La bourgeoisie ne peut survivre qu'en provoquant une révolution permanente dans les instruments de production, et par là, dans les rapports qui régissent cette production et dans tout le tissu des relations sociales, par voie de conséquence. Révolution permanente des modes de production, instabilité chronique de tout le système social, incertitude et agitation constantes, voilà ce qui différencie l'âge de la bourgeoisie de tous ceux qui l'ont précédé. Balayé le système des relations bien établies et solidement enracinées avec leur train d'opinions et de préjugés hors d'âge et vénérables tandis que les nouvelles tombent en désuétude avant même d'être codifiées. Plus rien n'est fixe, tout part en fumée ; plus rien n'est saint, tout est profané, et l'homme, finalement, doit affronter, avec sang-froid, la réalité de sa condition et de sa relation aux autres". Personne n'écrit plus comme ça aujourd'hui, croyez-moi. (Au portrait.) Pas vrai ? (Le portrait de Lénine apparaît.) Aï. Ou comme on dit en Russie : Ilyich ! (Il feuillette le classeur.) Allons-y, doucement ! (Prenant une grande inspiration.) "La phraséologie révolutionnaire est une maladie qui affecte de temps à autre les partis révolutionnaires lorsque la marche de la révolution subit de brusques et importants changements de cap. Par phraséologie révolutionnaire, j'entends la répétition de slogans révolutionnaires sans rapport avec les conditions objectives du moment considéré eût égard aux circonstances particulières de l'époque. Lorsque la phraséologie révolutionnaire vous démange, la simple vision de la maladie provoque des souffrances intolérables". (Il se gratte le coude.) Non, Madame, c'est une puce. Je ne suis qu'un comique petit-bourgeois, un peu anar sur les bords ; c'est écrit là. (Marx revient à l'image.) A propos d'argent... (Et si c'était pas le sujet, bon sang ça aurait dû l'être.) Il est revenu ? Ah, c'est qu'ils aiment jouer les vedettes ces gars là, hein? ... Donc, pour en revenir à l'argent, voyez un peu si ce qui va suivre vous interpelle... quelque part ? (Il reprend le classeur ; tousse, renifle.) "L'argent..." Ca alors, y'en a plus un seul qui bouge maintenant. Vous savez, moi j'suis comme vous. "L'argent, du simple fait qu'il permet de tout acquérir, de s'approprier les objets, EST l'objet par excellence. L'universalité de cette qualité correspond à sa toute-puissance, elle-même considérée comme attribut de l'essence. L'argent est l'entremetteur entre le besoin et l'objet, entre la vie humaine et les moyens d'existence. Mais, celui-là même qui joue l'entremetteur dans mon existence l'est aussi dans mon rapport aux autres. Pour moi il EST l'autre..."

(Un autre projecteur s'allume sur le côté de la scène. Poursuite centrale au noir. Apparaît Laurence Olivier en Timon d'Athènes.)

O. : De l'or ? De l'or jaune, luisant, précieux ? Non, grands dieux
Je tiendrai parole : vous mes racines, vous cieux très purs !
Un peu de ceci et le noir devient blanc ; la laideur beauté ;
Le faux vrai ; le vulgaire noble ; les vieux jeunes ; les lâches
héroïques ;
... Voyez, à cause de lui
Prêtres et domestiques fuiront vos rangs ;
On étouffera des hercules sous leur oreiller ;
Cet esclave jaune
Fera et défera des religions ; bénira les maudits ;
Il fera adorer la lèpre blanche ; mettra des voleurs
Sur les bancs du Sénat, avec titres, éloges et courbettes ;

Il fera convoler la veuve encore en larmes ;
Il embaumera et parfumera comme un jour d'Avril
La charogne dont les ulcères purulents soulèveraient
Le coeur jusque dans l'hôpital. Viens, poussière maudite,
Putain universelle, toi qui sème la discorde
Parmi les nations de la terre, je vais te faire tenir
Le rôle qui te revient.

(Effet de balance "**O**" sur "**G**" qui s'allume).

G. : Croyez-moi, y'a plus personne pour parler comme ça aujourd'hui. "Il a le pouvoir d'embrouiller et d'inverser toutes les qualités humaines et naturelles, de faire fraterniser les contraires, le DIVIN POUVOIR de l'argent réside dans son ESSENCE en tant qu'il est la vie de l'homme extériorisée et aliénée. Il est le POUVOIR aliéné de l'HUMANITE". (Il reprend son souffle.) Ouais. Eh ben ! Si j'avais le choix entre vous, Madame, et une litière d'argent, vous ne feriez pas le poids. (Le portrait de Trotsky apparaît. **G.** se retourne.) T'en fais pas, Abie, ton tour viendra, comme disait Gripeminaud à Jeannot Lapin. (Le portrait de Trotsky disparaît. Tout est noir [illegible] présent.) Bon, vous n'direz pas que j'vous ai pas prévenu. Si vous voyez quelque chose qui ressemble à un billet de dix dollars (un billet de cent dollars par exemple) n'hésitez pas à me l'rendre. D'accord ? Vous saurez que c'est le mien parce que... (Apparaît l'image d'un billet de cent dollars.) Qu'est-ce que j'disais ! (Il marmonne en s'en allant.) Il faut vraiment que je m'occupe de ces POCHES. Comment voulez-vous qu'on se taise quand on est ici, j'en sais rien, quand ça vous glisse le long des chevilles, par terre, après, on les piétine.

(Noir.
Légende : "Je suis Marxiste, tendance Groucho". *
Noir.
Légende : "Nous sommes tous des juifs allemands". *
Noir.
Légende : "Violez votre Alma Mater". *
Noir.
Explosion sonore, projection : marche d'étudiants contestataires à Paris.
Noir.
Ecran gauche : BERLIET se superpose à la photo de l'usine. Les lettres quittent une à une l'écran gauche :
L I B E R T E ;
elles se réinscrivent à droite au dessus de l'image d'un poing fermé. Au dessous s'inscrivent les accords de l'intro de "Blasé" d'Archie Shepp (Actuel 18).
Noir à nouveau. Poursuite sur Joe Shawcross et Angie ; décor de chambre à coucher.
Musique. Ils baisent en silence : sorte de ballet abstrait ; on voit bien les silhouettes dans la lumière ; à ce moment-là, la pièce est à peine visible. La baise se passe mal. Joe reste de marbre : les lèvres d'Angie descendent le long de son corps. Il s'agenouille un moment, sans réaction, prend ses lèvres : puis, imperceptiblement, il s'écarte d'elle. La musique diminue ; plein feux sur la chambre à coucher.)

---

* En français dans le texte. (N.D.T.)

ACTE I

SCENE 1

10 Mai 1968. Début de soirée.

Dans la chambre à coucher des Shawcross, à Londres, quelque part dans le SW7. Grande chambre ensoleillée, blanche, plutôt fraîche. Un grand lit de deux mètres de large, genre Roche et Bobois. Une porte donne sur la garde-robe, une autre sur le palier.

Joe arrête le tourne-disque, va dans la garde-robe. Angie l'observe, mi-couchée, mi-agenouillée sur le lit ; puis elle se lève, enfile un slip et un collant, s'asseoit et fume une cigarette, le regard vague, perdue, très loin, absente.

Silence. Peu à peu, on perçoit, vaguement, des bruits de haut-le-coeur du côté de la garde robe. Elle continue à fumer, quasiment comme si de rien n'était. Enfin

ANGIE : Ca va ? (Silence.) Ca va ? (Pas de réponse.) (Elle tourne son regard vers la porte, sans bouger. Joe apparaît. Il porte un sweat-shirt, un slip et des savates.)

JOE : Quoi ?

ANGIE : J'ai dit : est-ce que ça va ?

JOE : (jette un regard vague et désoeuvré alentour) Quand est-ce que tu sors ?

ANGIE : Vers les 9 H. (Elle regarde sa montre, se lève.) Et merde.

JOE : Tu rentres tard ?

ANGIE : Peut-être. Je ne sais pas.

JOE : Je ne trouve pas mon jeans.

ANGIE : Dans le panier à linge. Il pue.

JOE : (entre dans la garde-robe) C'est vrai ? (Il revient avec et l'enfile en sautillant.) Tu as dit à Milanka que ...?

ANGIE : Anhan.
(Il s'assied de l'autre côté du lit, vidé, tournant le dos à Angie, il commence à mettre des tennis.)

ANGIE : Ca va aller ? Tu es sûr ?

JOE : Oui, oui. Ca va.

ANGIE : Tu as une sale tête.

JOE : Arrête, bon dieu. Je te dis que ça va.
(Silence. Chacun s'affaire de son côté.)

ANGIE : C'était comment ton truc ?

JOE : Il est quelle heure ?

ANGIE : Moins dix. (Elle attend.)

JOE : Quoi ?

ANGIE : Frau Elise ?

JOE : C'était bien.

ANGIE : Bon. (Elle se met du rouge à lèvres.) Et, ça se passe comment ?

JOE : (se lève, ferme son pantalon, attache sa ceinture.) C'est comme une drogue. Je parle, elle écoute. Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus à une femme ? (Il chante, l'air absent.) "Les Freudiens sont éternels..." On en est arrivé à mon père aujourd'hui." Elle m'a demandé de lui dire ce qui le caractérise le mieux.
Alors j'ai dit : "Mon père ramène moins d'argent en fin de semaine que ce que je paye pour une séance comme aujourd'hui".
(Il regarde Angie. Elle continue à se maquiller.)
Alors elle m'a dit : "Non. Parlez-moi de votre PERE."
(CHARLIE, trois ou quatre ans, appelle plusieurs fois "Maman".
ANGIE se lève, cherche ses vêtements des yeux.)

ANGIE : (avec une résignation qu'elle ne montre pas trop.) Je vois.
(Elle entre dans la garde-robe. JOE s'étire, la tête calée sur le lit. CHARLIE appelle "Maman" encore une fois, puis se tait. JOE fume, l'air absent.)

ANGIE : (off) Essaye de te débarrasser de Sloman s'il te plaît.

JOE : Y gêne personne. Il est couché quelque part.

ANGIE : (off) Ca fait quatre nuits de suite qu'il pisse au lit.

JOE : Je lui parlerai.

ANGIE : (off avec ironie) Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

JOE : Je lui dirai : "Ne pisse pas tout le temps au lit comme ça, Malc".

ANGIE : (rentre en scène, robe courte, voyante, des bottes à la main.) Ah ! Ah ! Il va falloir que tu t'entraînes pour lui dire ça.
(Un temps.) Il prépare quelque chose pour toi ?

JOE : Mouais. Une dramatique de 90 mm. "La Pièce du mois". En Novembre.

ANGIE : Il aura désaôulé d'ici là ?

JOE : Ne t'inquiète pas pour Malc.

ANGIE : Je vais essayer. S'il écrivait comme il boit, là, il serait vraiment quelqu'un.

JOE : Il EST déjà quelqu'un. Boire lui permet de l'oublier.

ANGIE : (sans comprendre) Quoi ?

JOE : Rien.
(Elle continue à l'interroger du regard.)
Il... ne supporte pas l'idée d'être... un auteur à succès... dans une société qu'il voudrait détruire.
(Long silence.)

ANGIE : Je vois. (Un temps.) C'est pour ça qu'il boit ?

JOE : Je ne sais pas. (Il commence à se masser la plante du pied droit à travers sa chaussette.)

ANGIE : (parcourant d'un oeil critique son image dans la glace murale ; elle dit, sans avoir l'air d'y toucher) C'est ça ton problème, Joe ?

JOE : Non. A vrai dire le problème c'est mon pied d'athlète.
(Elle le fixe avec dureté.)
Tinea pedis.
(Silence.)
Angie, ce n'est pas si simple.

ANGIE : Tu ne peux pas répondre à une question simple ?

JOE : (debout) Non.

ANGIE : Je voulais dire : est-ce que... ça va mieux ?

JOE : Non. Mais comme dirait Harold Wilson, ça empire plus lentement. Nous avons la situation en mains.

ANGIE : Tu veux qu'on en parle ?

JOE : Je croyais que tu devais sortir.

ANGIE : Oui, mais...

JOE : Alors, vas-y. Je survis.

ANGIE : Dis-moi...

JOE : Bon maintenant ça suffit. D'accord ?
(Il va dans la garde-robe. Elle fouille dans la commode à la recherche d'une paire de gants de coton.)

ANGIE : (lui lance) Si je ne vois pas ton frère avant son départ... dis lui au revoir de ma part s'il te plaît.

JOE : (rentre, il enfile un autre tee-shirt non sans difficulté) OK.

ANGIE : Il va l'avoir ce boulot ?

JOE : J'en sais rien. J'espère que non.

ANGIE : Ah bon ? Il avait l'air de dire que ça valait le coup.

JOE : Il n'y a rien pour mon frangin par ici.

ANGIE : Tu lui as dit ça ?

JOE : Non.

ANGIE : Evidemment, il ne va pas te remercier. Et TOI, qu'est-ce que t fais ce soir ?

JOE : J'ai une réunion. Juste quelques personnes.

ANGIE : Ici ?

JOE : Hummmmm.

ANGIE : Des gens que je connais ?

JOE : Non, je ne pense pas.

ANGIE : Et LUI, est-ce qu'il vient ?

JOE : Qui ?

ANGIE : John Machinchose. Tu sais bien.

JOE : A t'entendre on dirait que c'est le Diable.
"Et LUI, est-ce qu'il vient ?" Merde !

ANGIE : Il vient ou pas ?

JOE : Oui.

ANGIE : Il me donne la chair de poule.

JOE : Tu ne l'as rencontré qu'une seule fois.

ANGIE : Ca me suffit.

JOE : Je l'ai trouvé très courtois.

ANGIE : C'est ça. Courtois. Comme un croque-mort, oui.

JOE : Ne sois pas si bourgeoise.

ANGIE : (se pavanant devant lui) Tu me vois comment ? Prolo ?
(Il la regarde en silence.)
Quand est-ce qu'on va se parler ?

JOE : J'sais pas, pas maintenant en tout cas.

ANGIE : Non. Pas maintenant. Bien sûr. (Elle est prête à partir. Elle se jette un dernier coup d'oeil dans le psyché.) Je vais aller voir Charlie en sortant. Je lui dis que tu viens ?

JOE : Bien sûr. Fais attention à toi. (Il lui envoie un baiser, par jeu.)

ANGIE : Ne fais pas de projets pour demain soir. Nous allons à l'Aldwych avec les Carter.

JOE : D'accord.

ANGIE : C'est TOI que je veux. JOE.
(Elle sort brusquement. Il reste assis un moment, les yeux posés sur la porte, puis se dirige vers le tourne-disque, met un disque sur le plateau, choisit un morceau avec soin, retourne vers le lit, s'agenouille dessus, lentement, face au grand miroir mural, sort son pénis, se caresse, l'amène peu à peu à la vie. Travelling son en montée sur "Blasé" d'Archie Shepp et Jeanne Lee.
Le noir se fait dans la pièce. Joe et son reflet restent éclairés.)
"Blasé
Ain't you darlin
You
Who shot your sperm into me
But never set me free
This ain't a hate thing
It's a love thing
If lovers ever really love that way
The way they say
I give you a lump of sugar
You fill my womb till it runs
All of Ethiopa awaits you
My prodigal son". *
(Un flot d'images muettes apparaît : on voit les préparatifs de la nuit des barricades.)
(Photos en séquence rapide, comme pour une identification.)
(Cohn Bendit.)
(Alain Geismar.)
(Jacques Sauvageot.)
(Yves Niaudet.)
(Jean Labib.)
(Alain Krivine.)
(Henri Weber.)
(Légende : "Nous sommes un groupuscule".)
(Projecteur JOE au noir. Noir.)
(Légende : "L'anarchie c'est moi".)
(Noir.)

---

* Blasé/Pas vrai chéri/Toi/Qui m'as inondé de ton sperme/Sans me libérer jamais/Ca n'est pas de la haine/C'est de l'amour/Si les amants aiment vraiment comme ça/Enfin comme ils disent/Je te donne un parfum de miel/Et mon sein déborde de toi/Tous les délices d'Ethiopie t'attendent/Toi fils prodigue".

SCENE II

Musique : "Street Fighting Man" (Stones). Un lent déplacement de poursuites éclaire tout d'abord un portrait mural de Lénine, puis, après quelques instants, celui de Trotsky (Armée). Apparaît ensuite un poster pop comique, contenu sexuel, franchement culotté. Les images persistent, désincarnées, hors contexte. Soudain, plein feux aveuglant qui inonde la scène écrasant non seulement les images murales mais le décor tout entier. Une correction graduelle rétablit le salon des Shawcross.

Le même soir, quelques instants plus tard. Une lumière de fin de journée filtre à travers les portes-fenêtres. On devine un patio couvert, et, au delà, une pelouse.

Décor : murs blancs et cuir noir pour l'essentiel. Mobilier coûteux, choisi avec goût et recherche : un canapé Chesterfield, deux fauteuils imposants, des repose-pieds, des carpettes, de très gros coussins de sol, des tapis blancs, une importante chaîne Hi-Fi Bang et Olufsen, une des premières télé couleur (genre Wurlitzer), un lecteur vidéo WTR demi-pouce et son moniteur ; miroirs, tableaux, gravures, plantes vertes et fougères, des étagères couvertes de livres reliés, deux étagères de disques 30 cm. Une dizaine de spots environ, suspendus ou sur pied, éclairent la pièce. L'ensemble produit une impression de sérieux qui prend tout juste le pas sur la recherche de confort ; l'impression d'une belle aisance constamment bridée par des principes puritains.

La tiédeur d'un vendredi soir, après la grande et bonne chaleur de la journée. Les fenêtres sont grandes ouvertes. La télévision marche ; le bulletin d'information de 21 h est presque terminé. On l'écoute pendant quelques instants, scène vide, avant qu'Eddie Shawcross n'arrive, venant par le hall. Il est brun, de taille moyenne, râblé et commence à perdre ses cheveux ; il est mal à l'aise dans cette pièce, dans cette maison. Le costume sombre, le col et la cravate qu'il n'a pas l'habitude de porter n'arrangent rien. Il regarde la télé un petit moment, puis fait un tour dans la pièce. Il touche les choses du bout des doigts, ne voulant pas laisser de traces.

LE PRESENTATEUR DU JOURNAL : ...C'est un total de plus de 150 000 personnes qui auront visité l'exposition de la Quinzaine Danoise lorsqu'elle fermera ses portes à la fin de la semaine. Elections municipales : le Bureau Central du Parti Conservateur annonce à présent la conquête de 571 sièges contre 13 perdus. Parmi les sièges enlevés on compte 16 arrondissements de Londres et 25 villes clé (Eddie entre) dont beaucoup étaient considérées, jusqu'à présent, comme des places fortes définitivement acquises aux Travaillistes. Notre correspondant politique Hardiman Scott rapporte :

SCOTT : Rude journée pour les Travaillistes.
Victoire éclatante des Conservateurs aux municipales, à quoi vient s'ajouter une attaque personnelle sans précédent de l'éditorialiste du "Daily Mirror" à l'encontre de M. Wilson : de quoi faire réfléchir très sérieusement au siège du parti, à Transport House, pendant les mois d'été. Du côté des leaders Travaillistes les plus importants, le silence continue-et tout

spécialement de la part de M. Wilson lui-même-ce qui n'a pas manqué de susciter bon nombre de spéculations quant à l'éventualité de changements importants dans l'orientation politique du gouvernement, assortis d'un sérieux remaniement ministériel. Mais, n'oublions pas que cette défaite était prévue dans le camp travailliste et que, paradoxalement, sa portée limitée peut être interprétée par le Premier Ministre et ses collègues comme une approbation nuancée des récentes prises de position du gouvernement. (Eddie sourit légèrement, se détourne pour se percher sur un tabouret et se plonger dans l'"Evening Standard".)

LE PRESENTATEUR DU JOURNAL : On annonce aujourd'hui la sortie de la nouvelle pièce de 50 pence.
(Eddie grimpe sur un tabouret, il regarde la télé.)
Ainsi que vous pouvez le voir, elle présente sept facettes et remplacera le billet de 10 shillings en Février 1971 lorsque sera terminée, ainsi qu'on l'espère, la conversion au système monétaire décimal.
(Joe entre.)

JOE : Salut, frangin.
EDDIE : Salut. *
(Joe regarde la télé.)

LE PRESENTATEUR DU JOURNAL : Enfin, nous retournons à Paris et à ces fameux étudiants. On nous apporte encore des nouvelles d'une importante manifestation dans les quartiers de la rive gauche. 15 000 manifestants ont déjà entamé leur marche de protestation contre le gouvernement, et on annonce de sources bien informées que ces chiffres auront doublé ou triplé d'ici minuit. Daniel Cohn Bendit, le leader étudiant, a demandé le retrait immédiat des forces de police françaises du Quartier Latin et de la Sorbonne que les étudiants considèrent comme leur "domaine réservé". Selon notre correspondant à Paris, il serait miraculeux que des heurts violents ne surviennent pas pendant les heures avancées de la nuit. (Le journaliste marque un temps et sourit.)
(Joe fait un clin d'oeil à Eddie qui lui répond d'un sourire.)
Notre journal est terminé. Dernières nouvelles à 23H45, ce soir. Et maintenant un coup d'oeil sur la météo.

JOE : Tu regardes ?
EDDIE : Non.
(Joe éteint le poste.)

JOE : Alors, comment ça s'est passé ?

---

* Eddie est un ouvrier du Nord de l'Angleterre. L'acteur jouant le rôle n'hésitera pas à exploiter cette indication, au niveau de l'accent en particulier. (N.D.T.)

EDDIE : (le nez dans le résultat des courses) Bloody Europeana m'a fait paumer deux cents balles à Beverley. J'me demande pourquoi je donne mes sous à N. Mac Intosh, franchement je m'demande.

JOE : Je te parle du BOULOT.

EDDIE : Ouais. Ils ont dit qu' c'était d'accord. Chef de l'équipe de coupe.

JOE : Ouais ? Qu'est-ce que tu en penses ?

EDDIE : C'est bien. Ils m'ont montré les bancs de coupe. J'te jure, on s'serait cru dans la salle des machines d'un bateau. Ils en coupent cent douzaines à la fois. C'est pas un coupeur qu'il leur faut, c'est un ingénieur en chef. (Milanka, la jeune fille au pair, entre avec un cochon d'Inde. Elle est tchèque et l'un des premiers produits de l'accession de Tchernik au pouvoir : à dix huit ans, elle s'apprête à entrer à l'Université, elle est grande, solide mais souple, elle porte un survêtement bleu et blanc avec l'emblème national tchèque dans le dos.)

MILANKA : Je ramène Novotny, Mr Shawcross.

JOE : Merci, c'est bien, Milanka.
(Elle emprunte la porte-fenêtre et sort sur la terrasse. Le cochon d'Inde pousse des cris perçants.)

EDDIE : Belle fille.

JOE : Oui.

MILANKA : (off) Allez Novotny. Tu ne sais que crier. Tu t'es bien amusé pourtant, rappelle -toi.

JOE : Alors, tu le prends ou pas ?

EDDIE : Ca s' peut. Il faut que j'en parle avec ELLE d'abord. Elle se se plaira pas ici.

JOE : Et toi ?

EDDIE : J'en sais rien. Ce serait toujours mieux que d' galérer en queue de peloton. Enfin tout juste.
(Ils échangent un sourire de connivence à cette vieille plaisanterie. Milanka entre.)

MILANKA : Novotny est couché. Il a dit bonsoir à Charlie.

JOE : C'est gentil. Moi je lui ai lu une histoire.

MILANKA : Bon. je vais le bercer avec ma chanson tchèque.

JOE : Ca va lui plaire.

MILANKA : Ce soir j'ai entraînement. (Un temps.) J'ai parlé avec Madame Shawcross. (Un temps.) Elle m'a dit qu'il fallait que je vous en parle.

JOE : (mal à l'aise, rapidement) Oui, bien sûr, c'est d'accord Milanka, pas de problème.

MILANKA : Merci. Je ne suis pas en retard. Demain, je chanterai pour VOUS. Peut-être "Ej od Buchlova".

JOE : Merci.
(Elle sort. Joe sourit à Eddie.)

EDDIE : Une petite chanson, ça m' déplairait pas non plus. Elle te tente pas fils ?

JOE : J'ai pas le temps.
(Un temps.)

EDDIE : Je pensais que je pourrais peut-être sortir. C'est trop tard pour rentrer à la maison.

JOE : C'est ça. Va passer la soirée en ville. Tu as ce qu'il faut pour ... ? (Il met la main à sa poche.)

EDDIE : Ca va. Ils ont craché. Frais de déplacement.
(Milanka revient, un sac de sport sur l'épaule.)

MILANKA : Des livreurs ont apporté des choses à manger sur des plateaux. Dans la cuisine.

JOE : C'est bien, merci.

MILANKA : Et puis... le Monsieur avec barbe s'est perdu. Monsieur ...

JOE : Comment ça, perdu, qu'est-ce que vous voulez dire ?

MILANKA : Il était dans la maison. Et puis, il n'est plus là.

JOE : Peut-être qu'il est juste ... parti. Très bien, je m'en occupe, filez.
(Elle s'en va en souriant.)

EDDIE : Est-ce que c'est ce ... Malc ?

JOE : Oui.

EDDIE : Il est encore là ?

JOE : C'est pas évident on dirait. Il était là il y a une heure. Je l'ai vu.

EDDIE : Il est bien lui, hein ?

JOE : Oui. C'est un chic type.

EDDIE : Il a une sacrée bonne descente. Il est de par chez nous là-bas, hein ?

JOE : Salford. Il jouait dans l'équipe des "United Colts".

EDDIE : Ouais, ouais. (Il s'en va.)

JOE : (au téléphone). Allo ? John. Anhan. Bien sûr. Quelle heureest-il maintenant ? (Regardant sa montre.) Non, ça ira très bien. Oh, on s'arrangera. Personne encore, mais c'est tôt. Très bien. Ce sera ouvert. A plus tard.
(Un fort mugissement plaintif sort du coin où sont les coussins, près du mur.)
Pardon, je n'ai pas bien compris.
(Nouveau mugissement. Les coussins remuent, se soulèvent. Joe regarde.)
Entendu. je vous attendrai. Faites attention à vous.
(Il pose le téléphone. les coussins sont projetés en l'air comme de la lave volcanique et Sloman apparaît, à genoux. Il est quelque peu en désordre. Sans veston, chemise ouverte jusqu'à la taille, avec ses chaussures attachées comme il faut autour du cou. Il a la quarantaine avancée, vulgaire, barbue, essoufflée par l'alcool, encore puissante malgré tout. Les yeux clos, il gémit, comme s'il pleurait. Il ouvre les yeux. Il aperçoit Joe.)

SLOMAN : Joe.

JOE : Salut, Malc.

SLOMAN : Joe, il va falloir que j'arrête.

JOE : Tu n'arrêtes pas de dire ça.
(Sloman se met debout, lentement, il traverse la pièce en direction du bar.)

SLOMAN : (examine les bouteilles, renifle les verres) Je sais plus c'que je buvais.
(Il tend une bouteille à Joe qui fait non de la tête.)
Non ? (Il se verse un grand Scotch.) Comment s'est passée ta soirée ?

JOE : Elle n'a pas encore commencé.

SLOMAN : Pas possible ? (A la première goutte de Scotch il vomit presque.) Oh. (Un temps.)

JOE : Qu'est ce que tu vas faire, Malc ?

SLOMAN : J'ai décidé de consacrer le reste de ma vie à la subtilité, la sexualité, l'ambivalence et la méchanceté. Autrement dit, tout ce que Pinter ne peut pas tout à fait exprimer, moi Sloman je ne vais pas tout à fait l' exprimer, mais en mieux.
Qu'est ce que tu veux dire ?

JOE : Je te demande si tu restes pour la soirée ?

SLOMAN : Y ' a encore ça. Oui.

JOE : Bien. (Il se met à ranger les coussins, à disposer les

EDDIE : Lui ? Ben ça alors !
JOE : Ouais, ouais. Arrière gauche.

EDDIE : Bon dieu. C'est vrai qu'ils étaient vachement balaise. Qu'est-ce qui ' fait maintenant ?

JOE : Il est écrivain.

EDDIE : Ah.
(Silence.)
M'man m'a chargé d'te demander quand tu irais les voir.

JOE : J'irai dans le courant de l'été. Dis-lui. En Août, peut-être.

EDDIE : Elle pensait que tu pourrais p't'être t'arranger pour venir pendant les "Wakes". *

JOE : Quand ça ?

EDDIE : "Wakes".

JOE : Ah oui. non, je ne pense pas. Je serai en France. Je vais voir des films ...

EDDIE : Alors je lui dis Août.
(Silence.)
Ca ne te dit rien de sortir ce soir, hein ?

JOE : (pas très à l'aise) Non... Je garde le petit. Et puis, de toute façon j'attends quelques amis.

EDDIE : (hésitant) Tu n'as pas repensé aux cinq mille balles.

JOE : (encore plus mal à l'aise) Merde. Non, je n'y ai pas pensé. Je voulais en parler à Angie avant qu'elle parte. T'en fais pas, je lui en parlerai avant ton départ.

EDDIE : Ca fait des années que j'aurais dû m'mettre à mon compte. Ouais. Tout c' qui' m'faut c'est une ou deux pièces, deux machines, un métier à boutonnières et une tailleuse à ruban. Fastoche. J' te montrerai la boutique que j'ai en vue. Dans la Grand Rue. Super. J' pourrais tout faire moi-même.
(Le téléphone sonne, Joe le regarde, sans décrocher.)

EDDIE : Bon. J'me tire.

JOE : Si tu veux rester ...

EDDIE : Non. J'ai envie de sortir. J'te verrai plus tard ?

JOE : Oui. Bien sûr. Tu as ta clé ?
(Eddie fait oui de la tête.)
Fais gaffe à toi. (Ils se sourient.)

---

* Semaine annuelle de congés payés dans les usines du Lancashire ; à l'origine dans le Nord de l'Angleterre, c'était la fête du Saint Patron. (N.D.T.)

chaises, etc... pour la soirée. Ca dure un certain temps et il continue pendant la conversation qui suit. Pour finir, il modifie l'intensité des spots muraux et de plafond au moyen d'un variateur placé près de la porte d'entrée.)
"News" a encore appelé. Deux fois.

SLOMAN : Les braves gens.

JOE : Pourquoi est-ce que tu ne leur DIS pas ?

SLOMAN : J' leur ai dit. Tous ces lèche-cul peuvent coller leur oscar de la meilleure pièce sur le large poster de leur rédacteur en chef. Pourquoi est-ce que j' leur dirai quoi que ce soit ? (Un doigt sur le nez.) J'leur dirai rien du tout. Tu bois un coup ?

JOE : (occupé) Non, non, pas maintenant.
(Sloman se verse un autre verre, fait un sort à la bouteille, la porte à sa joue, amoureusement, par jeu.)

SLOMAN : Pauvre vieille. Tu es vide ma belle. Tu vois, c'est fini, on t'embêtera plus maintenant.
(Il revient au centre de la pièce, il a toujours les chaussettes et les chaussures autour du cou.) Comment ça va, vieille branche ?

JOE : (en souriant) Ca va.

SLOMAN : (incisif) Vraiment ? (Un temps.) Toujours avec ta Shleu ?
(Joe opine de la tête.)
Moi c'est terminé. Deux ans avec un analyste, je trouve que ça suffit. Au moment précis où il commence à s'intéresser à ta vie et tout ça, je veux dire à VRAIMENT s'intéresser, il est temps de filer, temps de trouver un autre givré, avec ses yeux globuleux et sa collection de platitudes de bazar. A l'instant où je sors de cette pièce je veux qu'on m'oublie. Vlan. La porte claque. "Qui ça ? Malcolm comment ? Non, je ne pense pas". Tu vois ce que je veux dire ? Je ne supporte pas l'idée d'être l'objet de ... des réflexions de quelqu'un ... de ses méditations, à posteriori. C'est indigne.

JOE : Moi je la trouve très professionnelle.

SLOMAN : Ouais ? La dernière fois que j'y suis allé elle m'a souri et m'a dit, sans regarder son fichier une seule fois :
"Voulez-vous vous asseoir, Monsieur Sloman ? " Je n'ai pas à supporter ce genre de choses de la part d'un analyste. Si je pouvais, je la ferai rayer de l'ordre pour incapacité à évacuer tout souvenir des clients dès l'instant qu'ils quittent son champ de vision. C'est sans doute une libérale. Y ' a sans doute rien à y faire.

(Joe se met à régler l'éclairage. Sloman se tait, l'observe, concentré).
Je crois qu'il faudrait que tu baisses... euh...(montrant du doigt) le six, c'est ça ?... d'environ deux points. Et le quatre pourrait monter d'un point ou deux : y t'sert à quoi le quatre ?

JOE : (large sourire) Laisse tomber.

SLOMAN : Bordel de Dieu. Cette histoire de télé te monte à la tête mon vieux. Quelle blague ! Je m' souviens du temps où t'étais rien qu'un p'tit acteur minable qui magouillait pour jouer les utilités au Royal Court.

JOE : Ouais. Eh bien moi je m'souviens de toi quand tu écrivais au "Mirror", dans la colonne "La Cuisine du célibataire"; alors, ne commence pas avec ce petit jeu-là.

SLOMAN : Ah! Comment donner le goût de la viande à l'agneau de Nouvelle Zélande en cent recettes ! Le bon vieux temps !

JOE : (balayant la pièce du regard) Bon. Je prendrais bien un verre. (Il traverse le salon et se verse un petit verre de vin rouge.) Malc, tu en veux un autre ?

SLOMAN : La bouteille est vide. J'en trouve pas d'autre.
(Joe se penche, ouvre le placard, parcourt des yeux la réserve de bouteilles.)

JOE : J'ai plus de Johnie Walker, un pur malt, ça ira ?

SLOMAN : Va bien falloir si t'as rien d'autre.
(Joe lui en verse un grand verre et le lui tend.)

JOE : Santé, Malc.

SLOMAN : Santé, ma vieille.
(Il boit, fait la grimace, tremble un peu et s'asseoit. Joe s'asseoit en face de lui. Silence.)
J'ai bien aimé ton frangin.

JOE : Ouais. Il est bien.

SLOMAN : On a bu des bières au pub. Hier soir. C'est ça ? Oui j'crois que c'était hier soir.

JOE : Il m'en a parlé.

SLOMAN : Il cherchait un boulot, ou quelque chose comme ça. Comment ça s'est passé ?

JOE : Je crois qu'on lui a proposé quelque chose.

SLOMAN : Bien.

JOE : Il commence à être ambitieux.

SLOMAN : Qu'est-ce que tu veux dire ?

JOE : Il veut se mettre à son compte.

SLOMAN : Aha ?

JOE : Il veut que je l'aide.

SLOMAN : Mmm. Tu vas l'faire ?

JOE : J'en sais rien..

SLOMAN : Ca fait beaucoup ?

JOE : Non. C'est rien du tout. Quatre cinq mille balles.

SLOMAN : Alors où est le problème ?

JOE : Y'a pas de problème. Simplement... ça me gêne.

SLOMAN : Ah oui ? Pourquoi ?

JOE : Je trouve illogique que mes bénéfices servent à financer une entreprise capitaliste, c'est tout.

SLOMAN : Une quoi ?

JOE : Ca revient à ça, Malc. Que ce soit le petit qui soit le patron ne change rien à l'affaire. Il aura des gens sous ses ordres et il tirera profit de leur travail comme n'importe quelle entreprise capitaliste. Je me pose des questions : si quelqu'un d'autre que mon frère me demandait de l'aider à monter une entreprise de confection, qu'est-ce que je lui dirais ? Je lui dirais non ? Evidemment ! Et vite fait encore.

SLOMAN : Alors y'a pas de malaise ? Hein ? Si c'est comme ça, tu dis non et on en parle plus.
(Un temps. Joe, le regard ailleurs.)
A moins qu'il n'y ait autre chose.
(Silence.)
P't'être que tu as besoin de ton frère... ici... hein ? A cause des ouvriers.

JOE : Non. C'est pas ça.

SLOMAN : Non ? P't être pas.
(Silence.)

JOE : (regardant sa montre) Tu veux qu'on parle de la dramatique ?

SLOMAN : (s'allonge, les yeux fermés) Bon Dieu, Joe, c'est pas croyable. Tu t'adaptes vraiment à n'importe quoi, un vrai caméléon. C'est une pièce, Joe. Quand elle sera écrite, d'une manière ou d'une autre, on va la compresser, l'étirer, la manipuler, la gonfler, la pomponner jusqu'à ce que finalement on la régurgite et qu'elle se coule dans le trou de 90 minutes que tes patrons lui

ont généreusement réservé. (Un temps.) C'est une PIECE, Joe. (Un temps.)

JOE : Bon. Alors est-ce que tu veux parler de la PIECE ?

SLOMAN : Non. (Il se lève, se dirige avec précaution vers le bar ; il est bien imbibé.) Et ta bourgeoise, comme ils disent, ça va?

JOE : Elle va bien. Elle est sortie.

SLOMAN : Explique -moi un truc. (Il se verse à boire avec une prudence extrême.) Pourquoi est-ce que tes femmes me haïssent toujours à ce point-là. (Sourire enjôleur à l'adresse de Joe. Il goûte du bout des lèvres la Glenmorangie dont il vient de remplir son verre.)

JOE : Tu crois ?

SLOMAN : Avec Kara c'était pareil. Elle injuriait le sol que j'avais foulé.

JOE : Sloman, ton sens du mélodrame m'étonnera toujours. Ni Angie, ni Kara ne te haïssent. Elles te trouvent vaguement détestable, c'est tout. Il n'y a rien de bizarre là-dedans : c'est un sentiment qu'elles partagent avec toutes tes relations, ou presque.

SLOMAN : Ah pardon, Môssieur Shawcross, il y a une nuance. Comme tu le dis toi-même si bien, cette... haine que la plupart de mes relations éprouvent et manifestent à mon endroit est relative ; tandis que chez celle qui fut ton épouse, et chez son adorable et trop enviable successseur, je sens quelque chose dont l'étendue et la virulence sont telles que le profond attachement sentimental que j'ai pour ta personne ne peut même pas me dissuader de l'impression ancienne et persistante qui est la mienne ; autrement dit, ces deux salopes ne peuvent pas me blairer, c'est clair. Joe, depuis quand est-ce qu'on a appris à parler comme des enflés ? A la tienne.

JOE : Tu n'étais pas si méprisant autrefois.

SLOMAN : Je sais. Je manque d'amour, c'est pour ça.
(Il sort en direction de la cuisine. Sloman se relève, pieds nus, éméché, il fait un petit tour dans la pièce. Il arrive à la porte par où Joe est sorti.) Qu'est- ce que tu fabriques ?

JOE : J'apporte à manger.

SLOMAN : A manger ?
(Joe apparaît avec une table roulante couverte de quartiers de poulet, salades, petits pains, etc...)

JOE : Eh bien, oui ! A manger. (Il installe la table roulante soigneusement à côté du bar, jette un coup d'oeil circulaire.)

SLOMAN : Joe, c'est pas une femme qu'il te faut. C'est un mari.
(Joe ignore la remarque, il ouvre un coffret de Senior Service.)
Et alors, qui est-ce qui vient ?

JOE : Difficile à dire. Ford, tu connais Andrew Ford ? De "Review" ? Il a dit qu'il viendrait.

SLOMAN : Pas possible ! La Terreur de Gower Street, Flash Ford, la réponse de la Nouvelle Gauche à Joseph Staline !

JOE : Il est très bien. Je lui ai demandé de préparer quelque chose, en cas de besoin. Un espèce de tableau général de la situation, quelque chose comme ça...

SLOMAN : Ah ! Formidable. Qui d'autre ?

JOE : Quelqu'un de l'Agitprop. Il s'appelle Ball je crois. Il fait du bon boulot dans les usines.

SLOMAN : Et les femmes ? Y'aura des femmes ?

JOE : Kara, celle qui fut etc...

SLOMAN : Bon Dieu, j'ai dit des FEMMES ! J'ai l'impression que tu ne sais plus ce que c'est ! Kara c'est pas une femme, c'est une position politique. (Un temps.) Et comme j'ai déjà dit, elle peut pas m'voir.
(Il sourit.) C'est con, hein ?

JOE : Il y aura deux filles de l'Internationale Socialiste.

SLOMAN : Ah ! Merci l'I.S. Qui encore ?

JOE : Jeremy Hayes.

SLOMAN : C'est pas Dieu possible. De mieux en mieux. Ecoute ça m'suffit déjà comme ça de subir mon agent littéraire pendant le boulot. C'est pas sérieux ?

JOE : Pourquoi ? Il est sur le point de lancer un quotidien. Il a trouvé le FRIC, Malc. Tu te rends compte ? Pendant que d'autres restent tranquillement assis à critiquer le séduisant agent littéraire avec son penchant pour la politique de gauche, lui, il trouve deux briques et demie, et le journal va sortir.

SLOMAN : Ecoute, Joe, vieille branche, attends d'avoir vu un ou deux numéros, tu auras peut-être des motifs de déchanter. Et il va l'appeler comment son journal ? "L'Opportuniste" ? Qui encore ?

JOE : John Tagg.
(Silence. Sloman pose son verre.)

SLOMAN : John Tagg ?

JOE : C'est bien ça.

SLOMAN : Joe, il y a toujours eu chez toi quelque chose qui me fait penser aux Noces de Cana. C'est sans doute pour ça qu't'es un bon producteur. Comment t'as fait ?

JOE : C'est simple. C'est lui qui m'a demandé d'organiser la soirée.

SLOMAN : Il t'a demandé. Pourquoi toi ? J'vois pas le rapport.

JOE : J'ai fait la connaissance de gens à lui au syndicat. J'ai trouvé qu'ils ne manquaient pas de bon sens.

SLOMAN : C'est vrai. C'est vrai.

JOE : Alors, euh... je suis allé à Battersea et... j'ai rencontré Tagg et quelques autres. Et, euh... il m'a dit qu'il aimerait voir s'établir un dialogue dans la gauche. C'est comme ça que je lui ai proposé de faire une réunion à la maison.

SLOMAN : Ah ça c'est gentil. (Un temps.) Il a dit dialogue ? C'est bien ça ?

JOE : Anhan.

SLOMAN : Un dialogue avec les Trotskystes. Ca vaudrait le coup de rester sobre pour voir ça.

JOE : J'aurais peut-être dû t'en parler plus tôt.

SLOMAN : Te fais pas de souci pour moi, fiston. J'me débrouillerai. (Deux coups de sonnette.)
Ah ! Les dames d'abord, j'espère.

JOE : (dans l'embrasure de la porte) Est-ce que tu peux, euh...?
(Il montre son cou et sa poitrine. Sloman cligne des yeux vers ses chaussures et les chaussettes qui en sortent à moitié.)

SLOMAN : Joe, autrement j' les perds. Bon, d'accord.
(Joe sort. Sloman, en équilibre instable , tente de défaire, sans succès, le noeud qui se trouve derrière son cou. Entrent Susie et Kate, les deux membres de l'I.S. : vingtaine d'années, séduisantes, malgré leur sérieux.)

SUSIE : Bonjour. Je suis Susie Plaistow.

SLOMAN : (cligne des yeux, sourit d'un large sourire stupide)
Bienvenue Susie. A mon avis. Vous avez l'air d'une Socialiste Internationale.

SUSIE : C'est bien ça, comment avez-vous deviné ?

SLOMAN : (se tapotant le nez) Le flair, Susie. Fiez-vous à lui, toujours. Malcolm Sloman.

KATE : "24 heures".

SLOMAN : (regarde sa montre en fronçant les sourcils) Comment ?

SUSIE : "24 heures", le journal télévisé, c'est dans trois minutes. On voudrait savoir ce qui se passe à Paris.

SLOMAN : C'est facile. (Il allume la télé.) Venez là, bien au chaud.

KATE : (allant vers le poste) Kate Stead. Enchantée.
(Elle lui serre la main vigoureusement. Sloman se laisse serrer la main. Elles restent debout, devant lui, fixant le programme de boxe. C'est de la boxe amateur. Sloman observe Susie puis Kate puis Susie à nouveau, par dessus leurs épaules. Une vraie revue de détail.)

KATE : Ils sont en retard.

SUSIE : Mmmmmm.

SLOMAN : (risquant quelques mots) Alors, comme ça, vous êtes venue toute seule Susie ?
(La porte s'ouvre : entre Louis Preece, noir, grand, américain, environ vingt-cinq ans, suivi de Richard Maine, plus jeune, I.S., étudiant en sciences politiques à la L.S.E. *)

SUSIE : C'est bon, t'as rien raté, c'est pas encore commencé.

MAINE : De toute façon tu t'en fous pas mal. Je me demande pourquoi c'est à moi de garer ta voiture !

SUSIE : (à Sloman) Pardon, vous disiez ?

SLOMAN : (triste) Rien. Je n'ai rien dit ma jolie.

KATE : Chut. Ca commence.
(Générique de "24 heures". Louis monte le son. Sloman prend son verre, sort lentement par la porte-fenêtre sans que personne ne s'en aperçoive ; il a toujours ses chaussures autour du cou. Joe fait entrer "Grease" Ball, un costaud des quartiers Nord de Londres qui fait dans le théâtre de rue, un anarchiste.)

JOE : Faites comme chez vous, Grease. Je ferai les présentations quand ce sera fini.

GREASE : 'ci.
(Grease fait le tour de la pièce, il prend le vent, l'air dédaigneux, envoie un ou deux petits sourires quand il croise le regard de l'un de ceux qui regardent la télé ; finalement, il s'installe devant le poste.)

JOE : Si ça vous dit, vous trouverez à manger sur la table roulante. Si vous voulez autre chose n'hésitez pas à demander. Tout le monde n'est pas encore arrivé... alors... nous ferions peut-être bien de regarder ça, de toute façon, ne serait-ce qu'un petit moment.

* London School of Economics. (N.D.T.)

(Dans l'ensemble personne ne fait attention à lui. Louis lui jette un regard vide, sans un sourire, et retourne à la télé. Depuis le studio, ROBERT MC KENZIE dresse un bilan général du mécontentement tel qu'il se présente au moment du journal : à ce stade l'attention est soutenue mais sans fébrilité. Tout à coup le spectateur se retrouve à Paris, par satellitte, au coeur même des émeutes d'étudiants. Louis monte le son, aussitôt l'atmosphère est plus chargée, plus électrique. Balance progressive au noir ; le journal télévisé qu'ils sont en train de regarder apparaît derrière eux sur la toile de fond. La grande marche sur la Sorbonne a commencé. Eclairs de torches, beaucoup de plaisanteries, d'humour et de détermination dans tout cela. Des C.R.S. et des policiers casqués font un cordon le long de l'itinéraire suivi et tiennent les points stratégiques qui se trouvent sur la route. Un commentateur anglais, à la limite de l'essoufflement, tente de rendre compte des images.)
(Fondu total au noir.)
(La lumière revient. D'abord la télévision, puis l'écran mural, puis les lumières de la pièce. Les uns et les autres sont encore debouts ou assis, assez frappés, assez excités. Sur l'écran, HARRY CARPENTER, rayonnant, souhaite à nouveau la bienvenue au spectateur sur le ring de l'Albert Hall où l'Angleterre rencontre la Pologne.)

LOUIS : Ca alors ! Ca vous donne pas le vertige ? Putain, il faut que je m'en roule un. (Il fouille dans sa poche en cherchant de l'herbe et du papier à cigarette.)

SUSIE : (s'avance pour éteindre la télé) Mais, qu'est-ce qu'on fout là, Bon Dieu ? C'est parti mec !
(Echanges animés entre ceux qui se connaissent. L'image murale disparaît. Pleins feux à nouveau dans la pièce. D'autres personnes sont arrivées pendant le programme : Kara Massingham, petite trentaine, virilement séduisante en pantalon de daim bleu clair avec gilet à brandebourgs assorti, et Jeremy Hayes, proche de la quarantaine, plein d'urbanité, séduisant, avec un petit quelque chose qui trahit encore la banlieue Sud de Londres sous le charme typique de Kensington.)

GREASE : (près de la table roulante) J'peux m'servir tout seul, y 'pas de problème ?

JOE : Bien sûr. Faites, je vous en prie. Les boissons sont là-bas. (A la cantonade.) Ecoutez. Ce serait peut être une bonne idée si nous nous présentions et tout ça. Je suis Joe Shawcross.
(Pendant les quelques minutes qui suivent les gens s'installent, se jettent sur la nourriture, se servent à boire les uns aux autres, etc...)

LOUIS : (léchant délicatement son papier à cigarette) Louis Preece. Je suis avec Kate. Salut !

MAINE : Richard Maine. London School of Economics.

JOE : Hello.

SUSIE : Ca va comme ça ?

JOE : Bien sûr. Je vous présente, euh... Ed, c'est ça ?

GREASE : (un quartier de poulet dans chaque main) Qué'que chose comme ça. App'lez moi Grease. 'chanté.

JOE : Grease fait du théâtre de rue. Euhmm. Kara Massingham... travaille pour le "Guardian".
(Kara sourit.)
Et Jeremy Hayes.

HAYES : Salut.

JOE : (à Kara) Tu n'as pas vu Malcolm Sloman quelque part ?

KARA : Où, ici ? Non.

SUSIE : (désignant la fenêtre) Par là.
(On sonne à la porte d'entrée.)

JOE : (se tournant vers Kara) Surveilles-le s'il revient. (Il agite dans sa main un verre imaginaire.)

KARA : Non ! Pas possible ?
(Joe va à la porte. Louis tend le joint à Susie.)

KATE : (affectant un accent populaire du Nord en regardant cette superbe pièce) Ca sent l'oseille ici, pas vrai les gars ?

LOUIS : Sois pas mesquine ma poule. J'ai quelques très bons amis parmi les Libéraux fortunés.

KATE : Tu parles.

LOUIS : Arrête, pour l'amour de Dieu, tu es chiante.

MAINE : (grave, prenant le joint) C'est vrai ça. Tu voudrais qu'il habite un taudis ?

GREASE : Pourquoi pas ? C'est bien le cas de la majorité d'entre nous.

MAINE : Parlez pour vous.

GREASE : (doucement) C'est c'que j'fais mon pote.

LOUIS : (à Kate) Oh là ! Oh là ! Nous aurons tout le temps de nous quereller APRES la révolution. C'est un chouette appart. D'accord ? Allez, rideau.
(Hayes et Kara se regardent, l'air sombre. Ils ont dépassé ce stade. Joe entre accompagné d'Andrew Ford, la trentaine environ, blond, le teint clair, assez beau de visage. Il est Maître de Conférences en sociologie ; l'esprit vif, s'exprimant avec aisance, arrogant sous un charme discret.)

SUSIE : Salut. Comment ça va ?

FORD : (très calme) Bien, merci. Et vous ?

SUSIE : Ca va.

JOE : Euhmm... Andrew Ford, L.S.E., etc, etc... Euhmm... Bon, j'imagine qu'avant la fin de la soirée chacun saura qui est qui. De quoi manger (il montre le buffet), à boire (regarde derrière lui). Bien. Je suppose que je devrais essayer de mettre les choses en train.
(Peu à peu les gens s'installent. Ford se sert à boire et à manger.)
(Sloman, venant de la terrasse, rentre dans la pièce. Il a une bouteille de Scotch vide à la main. Il frappe à la fenêtre.)

SLOMAN : (petite voix d'enfant) Pardon, c'est bien ici qu'on va faire la révolution ?

JOE : Entre Malc...

SLOMAN : (il entre) Salut Susie. Comment ça va, ma cocotte ? Oh ! et voilà la belle Kara, toujours prête à sortir de ses poches une de ses délicieuses théories politiques. Quelle bonne surprise. Ca doit être la nuit des Ex. Nom de Dieu j'espère que la mienne va pas se pointer.

KARA : (à Susie) Ne vous en faites pas. Il faut qu'il brandisse ses couilles de temps en temps pour être sûr qu'elles sont toujours là.

SLOMAN : (à Susie) Inspection dans une heure, poulette, au cas où ça t'intéresse. En fait je cherche un petit verre de quelque chose, tu saisis. (Il aperçoit Hayes.) Et pour toi Jeremy ? Une petite ciguë peut-être ?

HAYES : Merci, ça va, Malcolm.

SLOMAN : Bien. C'est bien. (Il se dirige nonchalamment vers le bar où Ford se tient.) Salut Flash, alors, comment ça s'est passé ? Toujours en train de débrouiller l'histoire cubaine, hé ?

FORD : (très calme) Salut, Sloman.

SLOMAN : (à Joe, par dessus son épaule) Alors Shawkie, où est Tagg ? Celui-là alors, c'est le genre à être en retard le jour de sa propre insurrection.

JOE : Sers-toi à boire et assieds-toi ,Malc.

SLOMAN : Oui Monsieur, bien Monsieur. (Il prend une bouteille, se dirige vers la fenêtre, se couche par terre de tout son long, la bouteille sur la poitrine.)
(Il marmonne.) Dieu vous vienne en aide. Tous autant que vous êtes. C'est tout.

FORD : Il a parlé de Tagg ?

JOE : Oui, c'est ce que j'étais sur le point d'expliquer.

SLOMAN : (marmonnant) Tu parles.

JOE : Ceci est l'une des nombreuses petites réunions privées qu'organise le Parti Socialiste Révolutionnaire, aussi bien ici, à Londres, que euh... partout dans le pays. Pour ma part, je ne suis pas membre du Parti, mais je suis convaincu que ce dont la Gauche a besoin, plus que jamais, aujourd'hui, en Angleterre, c'est d'un but unique qui focalise tous ses efforts de manière cohérente. Mais, par dessus tout, nous avons besoin de théorie. Pas nécessairement de la théorie du PSR mais d'une analyse authentiquement socialiste qui asseye les bases rationnelles de notre projet politique, par delà ces actions ponctuelles qui, par le passé, nous ont entretenus dans la division et ... l'impuissance.

KARA : Et Tagg dans tout ça ?

LOUIS : Mais enfin, bon sang, qui est Tagg ?

SLOMAN : Qui est Dieu le Père !

JOE : John Tagg est le Leader national du PSR ; il est aussi Membre exécutif de la Quatrième Internationale Reconstituée. Pourquoi Tagg ? Pourquoi pas ? Au moins, il sait ce qu'il veut. Il a une organisation, et par dessus tout il veut discuter. Il cherche le dialogue.

KARA : Il cherche de l'argent. Je connais Tagg.

JOE : (avec calme) Tu lui poseras la question. Il sera là dans un instant.

GREASE : Vous voulez dire qu'on va rester là, gentiment assis, à l'attendre ?

JOE : Non, non. Pas du tout. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le.

GREASE : C'que j'veux dire, c'est qu'ça m'paraît complètement débile de rester là à se bourrer la gueule ; j'peux faire ça chez moi.

FORD : Et quand il sera là, pour de bon, qu'est-ce qu'il a l'intention de faire ?

JOE : Je ne sais pas. Dialoguer, je suppose.

SLOMAN : (par terre) Ben voyons.

KARA : Il n'écoutera pas grand-chose, ça c'est sûr. Peut-être qu'il va organiser une séance de spiritisme. La dernière fois que je suis allée à un de ses meetings il a invoqué l'esprit de Lev Davidovich à partir d'un exemplaire relié du "Programme transitionnel". Stupéfiant.

FORD : Tagg n'est pas un problème. J'en fait mon affaire.

SLOMAN : (entre ses dents mais tout à fait audible) Tu sais coco, j'en ai vu de plus costauds que toi dont il n'a fait qu'une bouchée avec une pinte de Guiness dans une main et des amuse-gueule dans l'autre. Tu ferais mieux de t'en tenir (il s'allonge à nouveau) à tes "Tribunes de Dernière Heure" à la télé.

KARA : (avec ennui) En attendant...

SLOMAN : Et si on chantait une petite chanson ?

FORD : Qui a dit que la Personnalité était la maladie honteuse de la gauche ? Quelqu'un verrait-il une objection à ce que nous parlions politique ? Mmmm? S'il n'y a pas d'objection je suis prêt à lancer le débat.
(Silence approbateur.)
Bien.
(Il regarde les étudiants ; il est sûr de lui, confiant, heureux de contrôler la situation ; il laisse déjà de côté les notes qu'il a apportées dans sa serviette.)
Joe m'a demandé de préparer quelques notes de théorie générale mais notre centre d'intérêt ne fait de doute pour personne. Je suggère donc que nous laissions ces notes de côté. (Il pose sa serviette à terre et se prépare à commencer.)
(La porte s'ouvre : Tagg entre. Il est petit, trapu, très puissant, la soixantaine environ, Ecossais d'origine, de Glasgow. Il porte un costume croisé démodé, et une cravate au noeud déserré sur un col ouvert ; le cou déborde du col, comme pour se libérer. Visage sans expression, taillé à la serpe. Il a un petit porte-document en porc, tout plat, dans la main droite.)

TAGG : (doucement) Bonsoir. Je suis désolé d'être en retard.
(Silence. Sloman se redresse et savoure l'instant.)

JOE : John. Ca fait plaisir de vous voir. Entrez, entrez. Nous étions sur le point de commencer. Il y a à boire et à manger là-bas, permettez-moi de vous servir quelque chose.

TAGG : (s'avançant dans la pièce) Non merci, ça ira. Mais je vous en prie, poursuivez, je vais m'asseoir pour écouter un moment.

JOE : Voulez-vous que je vous présente...?

TAGG : Non, non. (Aux invités). Mon nom est John Tagg, il vaut ce qu'il vaut. Ca suffira pour l'instant.

JOE : Bien. Andrew ?
(Ford s'interroge un moment, ne sachant trop s'il doit céder la place tout de suite ; ou peut-être, inconsciemment, est-il en train de modifier sa présentation du fait de l'arrivée de Tagg.)

FORD : Bon. Il semble que plusieurs possibilités s'offrent à nous. A dire vrai je préfèrerais nettement parler de la France, et plus

précisément de Paris, que de la théorie marxiste en général. D'autre part, cependant, cela ne nous ferait peut-être pas de mal si nous finissions par trouver une espèce d'accord de fond sur ... euh... eh bien, la terminologie, par exemple.

SLOMAN : (il marmonne allongé sur le dos) C'est ça, j'pense qu'il faudrait essayer d'en finir. Absolument.

FORD : (à Tagg) Et vous, qu'est-ce que VOUS en pensez ?

TAGG : (avec simplicité) Je vous laisse le soin de décider.

FORD : Ce que je veux dire c'est que je serais parfaitement heureux de vous céder la place dès maintenant, si vous le souhaitez.

TAGG : Non, non. Allez-y.

GREASE : J'ai pas envie d'causer terminologie. Bon Dieu, qu'est-ce que c'est qu'ce machin.

JOE : Bon, alors, quel est le sentiment général ? Mmmm ?

KATE : Laissez -le parler.

LOUIS : (se roulant un joint) C'est ça.

MAINE : O.K.

JOE : Kara ? Jeremy ?
(Ils approuvent de la tête.)

SUSIE : Allez, allez. Il y a vingt mille personnes à Paris en train de contester le pouvoir de l'état et nous ne sommes même pas capables d'arrêter un sujet de discussion. (A Ford.) Allez, DIS quelque chose !

FORD : Bien. (Il reprend en main sa serviette et l'ouvre. Le ton du conférencier s'installe tandis qu'il s'embarque sans attendre sur son terrain favori : la théorie politique.) Laissez-moi essayer de vous proposer un exposé relativement banal de l'analyse marxiste de base ; je vous suggérerai ensuite quelques (regards rapides vers Tagg) révisions personnelles. (Un temps.) C'est dans les "Manuscrits philosophiques et économiques " de 1844 qu'on trouve les premières définitions qui font autorité. Le Communisme, dit le jeune Marx, c'est l'abolition finale de la propriété privée, de l'aliénation de l'homme par l'homme, et par là l'appropriation réelle de la nature humaine par et pour l'homme. C'est donc un retour à l'homme en tant qu'être SOCIAL, c'est-à-dire en tant qu'être vraiment humain, un retour total et conscient qui intègre toute la richesse de l'histoire écoulée. (Et il développe cela un peu plus loin en disant :) le Communisme offre la résolution DEFINITIVE de l'antagonisme entre l'homme et la nature et, entre l'homme et l'homme. C'est la véritable solution au conflit entre l'existence et l'essence, entre l'objectivation et l'affirmation de soi, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce. C'est la solution à l'énigme de

l'Histoire, solution qui se connaît pour telle. Ainsi donc, je crois que nous touchons là un point crucial, tant au plan moral qu'au plan scientifique, qui affecte quasiment tout ce que font et disent, aujourd'hui, les socialistes que nous sommes. On trouve là, non seulement une vision des sociétés futures où le social (c'est-à-dire les aspects totalement HUMAINS de l'espèce humaine) s'épanouira, mais de surcroît une indication de son inévitabilité historique. Comme le dit Marx : "Le Communisme, en tant que naturalisme total est un humanisme, et en tant qu'humanisme total il est un naturalisme". La tâche que Marx et les marxistes du dix-neuvième siècle s'étaient assignés consistait à repérer, de manière précise et empirique, comment ces sociétés futures se formeraient ou seraient formées. Une partie de cette description avait pour objet la nature des classes sociales et en particulier des trois classes sociales postféodales : la bourgeoisie, la paysannerie et le prolétariat. La condition nécessaire à la domination de la société dans son entier par une seule classe c'est, selon Marx, l'identification de cette classe à la société afin qu'elle soit ressentie et reconnue comme représentative de cette société dans son entier. Ses buts et ses intérêts doivent devenir, réellement, les buts et les intérêts de la société dont elle devient, selon l'expression de Marx, "la tête et le coeur social". Mais, cela même n'est pas suffisant. Pour qu'une classe puisse représenter l'ensemble de la société, il faut qu'une autre classe concentre en elle-même tous les maux de cette société, il faut qu'elle représente et incarne une limitation, un obstacle permanent. Selon ses propres mots : "Pour qu'une classe soit libératrice PAR EXCELLENCE, il est essentiel qu'une autre classe soit ouvertement oppressive". Mais vous remarquerez qu'il ne suffit pas que ces classes en lutte coexistent purement et simplement à un moment donné de l'histoire. Les classes qui se veulent libératrices doivent posséder, en quelque sorte, une conscience de classe suffisante pour organiser leur propre victoire. Logique, perspicacité, courage, lucidité, telles sont les qualités sociales que doivent posséder les classes à vocation libératrice afin de mettre en oeuvre tout leur potentiel historique. J'insiste sur cet aspect du modèle marxiste parce qu'il présente une conjonction, ou une dualité, particulièrement intéressante entre l'inévitabilité matérielle d'une part et l'activité humaine d'autre part. Je pense qu'une description rapide de la praxis marxiste du dix-neuvième siècle montrerait comment on souligne de manière croissante et décourageante l'inévitabilité, tandis que le rôle de l'action est dangeureusement minimisé, d'où la Deuxième Internationale et sa vision mécaniste à l'excès des conditions historico-matérielles propres à engendrer une authentique révolution prolétarienne, d'où en particulier l'adhésion servile au dogme marxiste selon lequel une révolution prolétarienne est impossible dans les sociétés qui n'ont pas subi préalablement une révolution bourgeoise. Quand Lénine rétablit l'équilibre et réintroduit les principes de l'action et de la volonté humaines dans le discours marxiste, c'est là que ce piètre marxiste (au sens académique du mot) fait, comme nul autre, oeuvre véritablement originale. En mettant l'accent sur l'organisation, sur une discipline implacable et sur le rôle central du parti, il a

quasiment à lui tout seul taillé la route de la révolution ouvrière dans une société qui était encore, à tous égards, largement féodale et matériellement sous-développée. En d'autres termes, il a montré qu'il était possible de briser ce modèle historique soi-disant inflexible, et de façonner l'histoire, jusqu'à un certain point en tout cas, ainsi qu'il l'a fait avec son propre Parti Bolchévique. (Un temps.) Bien sûr, ce que je veux dire par là, c'est que ... le "révisionnisme" a une solide... filiation révolutionnaire : le vieux Marx a révisé le jeune Marx, Engels a révisé le vieux Marx, et Lénine a révisé tout le monde. (Un temps.) Bien, maintenant quelques modestes révisions personnelles... Il me semble, pour un certain nombre de raisons, que depuis Lénine, le vieux modèle s'est révélé de plus en plus inadapté. A mon avis il suffit de jeter un regard sur la France et la Grande-Bretagne pour s'en rendre compte. Ce monde qui est le nôtre, et sur lequel nous avons l'espoir d'agir, est complètement différent de celui dont Marx a tiré ses observations et ses déductions, empiriques pour la plupart. La Révolution Russe est un fait. Son développement—dans un seul et unique pays avec les inévitables distorsions inhérentes à celui-ci—est un fait. L'implantation d'un camp soviétique en Europe après la Seconde guerre mondiale—sur le modèle, précisément, de ces déformations du socialisme russe—est un fait. De même, la nature du capitalisme (et en particulier cette adaptabilité, ces profondes transformations techniques et bureaucratiques qu'il s'est imposé), capitalisme national d'abord, puis multicorporatif avant d'être multinational, est un fait d'expérience qui, en un sens, déborde l'analyse marxiste classique du dix-neuvième siècle. De telle sorte qu'on en vient, de plus en plus, à considérer l'histoire de l'Europe au vingtième siècle comme l'histoire d'une série de vides : pas de révolution en Allemagne, pas de révolution en France, pas de révolution en Italie, pas de révolution en Angleterre. Au lieu de cela l'absorption progressive, l'assimilation lente des prolétariats européens par les institutions d'un état bourgeois évolué et super-adaptable. Or, si on accepte le modèle jusque-là, il est impossible de ne pas tenir compte de quoi ? des mécanismes hégémoniques qui sont à l'origine de cette ... inhibition du potentiel révolutionnaire. L'un des premiers buts de ces états a été de chercher à présenter indirectement, à obscurcir, à déguiser leur vraie nature de classe, en se dotant d'un appareil de propagande beaucoup plus puissant et subtil ; je veux parler bien sûr de tout le système éducatif, des formes artistiques, des journaux, de la télévision et de tous les moyens de communication, grands ou petits, qui existent dans les sociétés post-industrielles contemporaines. En Europe, en 1968, on ne peut pas dire que les prolétariats sont une force de subversion à l'intérieur de la société capitaliste parce que les prolétariats européens ne se sentent plus confrontés à une bourgeoisie européenne qui, pour en revenir à Marx, concentre en elle-même "tous les maux de la société, qui représente et incarne une limitation, un obstacle permanent".

(Il s'arrête, savourant l'instant plus qu'il n'ose le montrer. Tout à fait dans son élément, réactions mélangées : Tagg est impassible. Enfin.)

SLOMAN : Sans blague.

FORD : (qui l'ignore) Aussi avons-nous besoin d'un modèle nouveau, peut-être d'un concept nouveau. L'idée marxiste qui veut que la révolution soit faite par la majorité des masses exploitées, qu'elle culmine dans la prise du pouvoir et dans l'avènement de la dictature du prolétariat, point de départ de la socialisation, cette idée est dépassée par le cours de l'histoire. Je serais même prêt à parier que Marx lui-même verrait que cette analyse appartient à un moment de l'organisation et du système de production capitaliste qui est aujourd'hui dépassé ; cette analyse ne prévoit pas le stade avancé que la production capitaliste a manifestement atteint pendant les cinquante dernières années, y compris en matière de moyens de destruction, et la terrifiante concentration des instruments d'anéantissement et d'endoctrinement qui s'est faite dans les mains de l'état et de ses représentants de classe. Cette analyse ne tient pas compte non plus de l'engrenage que Marcuse appelle la "tolérance répressive des sociétés néo-capitalistes", dont nous sommes tous, si je puis dire, les vivantes incarnations. Le simple fait que l'on tolère notre existence tend à nous rendre impuissants. (Un temps. Nouveau regard circulaire sur l'auditoire.) L'élément dont il n'a pas encore été question, bien sûr, est ce qu'on a appelé le Tiers Monde. La Chine, Cuba, le Viet-Nam : voilà les nouveaux foyers de la lutte révolutionnaire dans le monde. Les mouvements de libération nationale dans l'enclave coloniale sont probablement les seules et certainement les principales forces révolutionnaires vives du monde actuel. Le point névralgique du capitalisme n'est plus Londres ou Paris ou Turin : c'est Saïgon, c'est l'Angola, c'est le Mozambique. Le "point faible" de la chaîne capitaliste se trouve être maintenant périphérique, et c'est là et pas ailleurs qu'elle cassera. Nous nous déplaçons du centre vers un épicentre qui devient le nouveau centre. Notre rôle, dans les vieux centres, est d'aider autant que nous le pouvons à la victoire finale de ces mouvements révolutionnaires anticapitalistes. Qu'on soit noir à Détroit ou blanc et ouvrier à Manchester, c'est l'unique but et le seul devoir révolutionnaire qui nous reste. Enfin, une dernière remarque à usage immédiat, me semble-t-il : ne cherchons pas à plaquer sur ces mouvements les schémas théoriques et l'organisation conçus et mis en oeuvre en fonction de stratégies urbaines tels que l'implantation des directions dans les villes, le contrôle centralisé du parti, et tout le fatras de nos habitudes européennes. (Un temps. A Joe.) J'en resterai là si vous en êtes d'accord.

JOE : Bien sûr, bien sûr. Merci beaucoup.

FORD : (calmement) Je ne voudrais priver personne de ses effets de manche.
(Un silence gêné s'installe. Les étudiants se regardent entre eux en faisant des grimaces.)

JOE : Bien.

GREASE : Tout ça c'est d'la littérature. Moi j'en ai rien à faire.

HAYES : Moi j'ai trouvé ça utile. Mais je pense que vous auriez pu trouver une place dans votre modèle, une sous-classe, pour les étudiants. Vous voyez, si on pense à ce qui est arrivé en Europe et en Amérique. Vous savez, je crois que la mort de Rudi Dutschke et tout ce qui se passe à Paris en ce moment mérite vraiment une analyse approfondie.

LOUIS : Les étudiants ! Et les NOIRS ? Merde alors ! Quarante six villes américaines assiégées par des noirs cette année, Nom de Dieu, et l'été n'a même pas encore commencé. L'avenir, il est là-bas, mon pote. Tu peux m'croire, c'est la seule révolution qui comptera.
(Echange de critiques, d'objections etc...)

FORD : Bien sûr, personne ne nie l'importance des noirs, et des étudiants. Tout ce que j'ai voulu faire, c'est donner un cadre théorique général où ils trouvent une place...

KARA : Et les femmes ?

SLOMAN : (se redressant) Où ça, où ça ?

FORD : Oui, mais quelles femmes ? Sont-elles toutes opprimées de la même manière ? Sont-elles toutes des révolutionnaires en puissance ?

MAINE : (pompeux) Je n'ai trouvé dans tout cela aucune référence pertinente à la démocratie sociale ni à ses rapports avec les structures capitalistes.
(Un silence accueille ses paroles. Il reprend, mal à l'aise.)
Je pense... qu'une analyse socialiste devrait ... prendre en compte d'une façon ou d'une autre... le gouvernement Wilson... et son bilan.
(Sloman se lève et se dirige vers le bar en disant "Ehehehehehehehe" tout en marchant.)

GREASE : Tout ça c'est nul, c'est sans importance. Ca n'a RIEN A VOIR, bordel. Ca ne répond pas à la question : "Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir FAIRE ?"
Les cours du soir, j'CONNAIS... C'est pour ça qu'j'suis là c'soir.

SLOMAN : (versant à boire) Pourquoi est-ce qu'on ne crée pas une Brigade Internationale pour virer les Espagnols de Gibraltar ?

FORD : (à Joe) Bon Dieu, est-ce qu'il va continuer ses conneries toute la soirée ?

JOE : (à voix basse) Non, non, c'est pas grave, il va ... euh... se calmer.
(On sent que personne ne contrôle la situation. Tagg est toujours assis très droit, tel un Bouddha, raide et impassible.

On lui lance quelques regards frustrés, quelque peu excédés par le tour fragmenté qu'a pris la réunion jusque là. D'un pas tranquille, Sloman revient pratiquement au centre, s'arrête, une cuisse de poulet dans une main, un Scotch dans l'autre, et pose son regard sur Ford avec beaucoup d'insistance.)

SLOMAN : (titube très légèrement) Y'a des funérailles où j'ai entendu mieux dans le genre réconfortant. (Il renifle, boit, s'essaie à penser et s'adresse à Tagg.)
Qu'est-ce que t'en penses, John ? Est-ce que tu vas nous raconter comment l'homme se serait arrangé pour aplatir la terre si Dieu l'avait créée ronde ? J'l'aime bien celle là. Je crois que c'est ta meilleure, si si, c'est vrai.
(Silence. Le sourire de Sloman ajoute encore à l'insulte.)

TAGG : (modéré mais ferme) Sloman, je ne suis pas ici pour avoir des conversations de salon avec un ivrogne.
Est-ce clair ?

JOE : Pourquoi est-ce que tu ne sors pas un peu, Malc ?

SLOMAN : (têtu) J'ai pas envie de sortir.

KARA : Alors ferme ta gueule, d'accord ? Tu nous emmerdes !

SLOMAN : (à Joe) Tu vois, tu vois ! J'te l'avais bien dit. Elle me hait cette salope !

HAYES : Arrête tes salades Malcolm. Tu sais bien que tout le monde t'ai-aiaime bien ici.

SLOMAN : C'est ça. T'as vingt briques à la banque pour me l'prouver, Monsieur mon agent littéraire ?

TAGG : (s'adressant principalement à Joe) Vous vous êtes mis d'accord sur une forme ?

JOE : Je vous demande pardon.

TAGG : Une forme. Pour la réunion.

JOE : Euh, non, à vrai dire, non, pas vraiment. Qu'est-ce que vous proposez ?

GREASE : Qu'est-ce qu'il y a de mal à causer comme ça, simplement ?

TAGG : Si tout le monde est libre personne n'est libre.
Causer ne m'intéresse pas. Je suis ici pour discuter. De manière structurée. Avec des règles et un but.

GREASE : Vous voulez qu'on se compte en partant de la gauche ou quelque chose comme ça ?

TAGG : Non, mais nous pourrions avoir un président de séance.

GREASE : Mais, Bon Dieu, qu'est-ce qu'on en a à foutre d'un président ? On est DIX, mec, et voilà qu'il nous faut une bureaucratie.

JOE : Eh bien, je ne sais pas. Qu'est-ce que vous en pensez, tous ?

HAYES : De toute façon, ça m'est égal. Si ça fait plaisir à Monsieur Tagg, ayons un président.

KARA : Ah non alors, pas question ! Il a raison. Vive la liberté de parole.

LOUIS : Non mais ça va pas, des élections ! Et on a même pas de programme !

KATE : Ca c'est vrai. (Elle prend le joint de Louis.)

JOE : Andrew ?

FORD : Pas d'objection, va pour le président. Je n'ai même pas d'objection à ce qu'un bureau exécutif se réunisse dans le jardin pour établir un ordre du jour. C'est simplement contre toute cette procédure que j'en ai.

JOE : C'est-à-dire ?

FORD : Ecoute Joe, c'est une refrain connu : "Avons nous une forme ?" "Organisons-nous". C'est toujours la même chanson. Le but c'est d'étouffer toute spontanéité. (Avec ironie.) Mais, je vous en prie, allons-y, désignons un président.
(Silence.)

TAGG : (doucement) D'accord. Pas de Président. Peu importe.

SLOMAN : (près de la fenêtre maintenant) Tu ferais mieux de retirer ça, joli coeur.

TAGG : Sloman, pourquoi est-ce que tu ne vas pas faire un tour ?

SLOMAN : (enragé tout à coup) Parce que je t'emmerde Tagg et que j'ai tout simplement PAS ENVIE. Ne joues pas à Dieu le Père avec moi , hein !

JOE : Du calme, Malc.

SLOMAN : (il explose) VA TE FAIRE FOUTRE. J'en ai rien à faire de ...ta protection, enculé. Fous-moi la paix, c'est tout. (Il titube, renverse d'un coup de pied une bouteille et quelques verres, perd l'équilibre et se rattrape à une chaise qu'il entraîne dans sa chute, se débat pour se relever, renverse une autre chaise. On laisse le champ libre autour de lui tandis qu'il gesticule comme un fou, les quatre fers en l'air. Il se relève enfin, une bouteille à la main.)

JOE : (pendant ce temps) Malc, Nom de Dieu, CALME-TOI, s'il te plaît, tu m'entends, CALME-TOI !

SLOMAN : Va te faire foutre. (Il avale, le souffle court, tentant de se maîtriser.) Qu'est-ce que vous SAVEZ de la vie, hein ? Tous autant que vous êtes. Tous en scène, à vous donner des airs, à vous rengorger. Ca fait pas MAL, hein ? Pas du tout. (Au groupe principal.) Hein ? Avouez !
(Il pivote tout d'un coup sur lui-même et envoie sa bouteille à toute volée dans une fenêtre. Le verre brisé dégringole sur le sol. Joe ferme la fenêtre.)

JOE : Allez, Malc, finissons-en. Allez.
(Joe veut passer son bras autour de Sloman, mais un formidable coup d'épaule l'envoie valser à reculons.)

SLOMAN : Laissez- moi. Laissez- moi tranquille. Ne me touchez pas. Je ne suis pas une CHOSE qu'on manipule, merde. (Il cligne des yeux, fronce les sourcils ; il est ivre et dangereux, il souffre.) Je veux simplement vous dire un truc. Vous voyez, si vous pouviez comprendre ça, on pourrait... arriver à quelque chose. Je veux dire, si vous pouviez le ressentir, vraiment. (Il récite, en cherchant ses mots). "Tant que je vivrai, je lutterai pour l'avenir, cet ... avenir radieux, où l'homme, fort et beau, sera maître du cours rapide de sa propre histoire..."
(Il est debout, un peu hébété, comme hypnotisé, ne sachant trop où il est, ni pourquoi. Quelques exclamations de Kate et de Kara. Tous sont encore sur la défensive. Tagg se lève lentement et se dirige vers Sloman.)

TAGG : "Je vois briller... la verte prairie au pied du mur et par dessus le bleu du ciel clair, et partout le soleil. La vie... est magnifique. Puissent les générations futures la laver ... de tout mal ... de toute violence et de toute oppression, et qu'elles en jouissent à satiété."
(Sloman est calme, au bord des larmes. Il ne pleure qu'à demi sur lui-même, il est sincèrement ému par ces mots et par la manière dont ils ont été dit.)
(Avec gentillesse.)
Va te reposer.

SLOMAN : John, tu es ... vieux.

TAGG : Va te reposer.
(Sloman parcout la pièce du regard, regarde la fenêtre brisée et sort en titubant dans le jardin. Le cochon d'Inde se met à couiner plaintivement quand il heurte la cage.)

SLOMAN : (off) "Vas-y toi : je vais quérir de la charpie et du blanc d'oeuf pour panser sa face en sang."*

FORD : (cinglant) Quelle épave !
(Le cochon d'Inde piaille encore plus fort. Charlie se met à pleurer à l'étage. Milanka revient de l'entraînement, le sac sur l'épaule.)

---

* Le Roi Lear III.7. C'est la phrase d'un serviteur à Gloucester après qu'on lui ai crevé les yeux.

MILANKA : Je m'en occupe. (Elle sort.)
(Marmonnant et le regard vide, Tagg parcourt la pièce des yeux tandis que les piaillements se calment et que les pleurs de Charlie sont couverts par les paroles apaisantes de Milanka que l'on entend confusément.)

TAGG : (à la fin) Est-ce qu'on peut commencer ?
(Noir.)
(Scène au noir. On entend "Le Drapeau rouge" en français, vibrant, chanté à pleins poumons, puis, il s'estompe et on ne l'entend plus. Lumière en bas du plateau, à gauche ; on voit un morceau de terrasse, on devine une longue pelouse entretenue et des jardins. Une balançoire, une bicyclette d'enfant, un portique, des fauteuils de toile, des plantes en pot, la petite cabane du cochon d'Inde de guingois sur son socle de brique à cause du choc, le mur de la maison. A l'aide d'une grosse torche équipée d'un clignotant rouge sur le dessus Joe explore la pelouse (c'est-à-dire l'avant-scène et au delà). Il s'arrête et remet la cabane d'aplomb, effleure doucement le fil de fer de ses doigts, se remet finalement à chercher. Pendant ce temps, à l'étage, Milanka chante "Ej Od Buchlova" à Charlie.)

JOE : Malc. Malc. Allez, rentre.
(La chanson s'arrête. Une fenêtre s'ouvre à l'étage.)

MILANKA : (à voix basse, depuis la fenêtre,dans le noir) Il dort.

JOE : (murmure) Très bien. Merci.

MILANKA : Je fais du café ?

JOE : S'il vous plaît. Une pleine cafetière.

MILANKA : Comment va Novotny ?

JOE : Il est indestructible.

MILANKA : Je vais faire le café.
(Elle disparaît. Joe s'en retourne au jardin.)

JOE : Malc.
(Quelque chose s'écroule à grand bruit dans le noir. Le cochon d'Inde pousse un cri perçant.)
Malc. C'est Joe. Allez, rentre.
(Pas de réponse. Joe reste immobile un long moment, inerte, le regard perdu dans le vague. Il est désorienté et sans énergie. Kara apparaît derrière lui ; elle l'observe quelques instants en silence. Elle tremble un peu dans l'air frais de la nuit.)

KARA : (à la fin) Laisse-le. Te fais pas de souci pour lui.

JOE : Il est là, quelque part. (Un temps.) Il est blessé.

KARA : Il est ivre, c'est tout.
(Un temps. Kara allume une Gauloise.)

JOE : Qu'est-ce qui se passe ... ?

KARA : Quelqu'un nettoie le chantier.

JOE : Ah oui ?
(Tous deux rient, un peu timidement.)

KARA : Et ensuite Tagg apportera les tables de la loi.
(Un temps.)

JOE : Tu vis avec Hayes ?

KARA : Si on veut.

JOE : Anhan. Et Margaret ?

KARA : Il l'a quittée. Il n'y avait rien entre eux.

JOE : Ah.

KARA : Ca va comme ça ?

JOE : Excuse-moi. (Un temps.) Alors, qu'est-ce que tu deviens ?

KARA : Oh, je survis, comme on dit. Jeremy essaie de sortir son journal.

JOE : C'est ce qu'on m'a dit. Ca a l'air bien. Tu es impliquée.

KARA : Oui. Si on veut. Nous avons formé un collectif de direction. Nous sommes sept.

JOE : Et, vous avez pris une option politique pour le journal ?

KARA : Plusieurs. Sept environ.

JOE : Ca me rapelle des choses.
(Un temps.)

KARA : Et toi, comment vas-tu ?

JOE : Oh, ça va.

KARA : Angie ?

JOE : Oui. Elle va bien aussi. Elle est sortie.

KARA : J'ai remarqué. (Un temps.) Tu veux qu'on parle ?

JOE : Non. Ca va bien. Vraiment.

KARA : Passe -moi un coup de fil au bureau un de ces jours, on ira boire quelque chose.

JOE : Entendu. Bonne idée.

KARA : Tu as décidé de ne plus parler, c'est ça ?

JOE : Qu'est-ce que tu veux dire ?

KARA : Tu ne dis rien. Je t'ai observé là-bas. Tu... n'as pas d'opinion. Tu n'as pas ... d'énergie.

JOE : Ceux-là aussi servent qui gardent la bouche close.

KARA : Ne te laisse pas aller, Joe.

JOE : Tu te souviens de la saison W.C. Fields à la Cinémathèque ? * (D'un coup sec il secoue la cendre d'un cigare imaginaire et reproduit à la perfection la voix de Fields :) "Ne buvez jamais d'eau. Les poissons y font l'amour". (Reprenant sa voix.) Je ne bois plus d'eau, c'est tout. (Silence.)

KARA : Bois-en.

JOE : Je ne supporte plus les ... opinions.

KARA : Ah bon ?

JOE : Non, c'est plutôt... la façon de les exprimer qui me rend malade. (Il désigne la maison.) Nous faisons cela comme nous faisons tout le reste. Par jeu. C'est un exercice intellectuel. Sinon pire. Ca fait partie du comportement... bourgeois. Pelez l'oignon : trouver la nuance sous l'allusion, la pertinence de la distinction, la complexité sous-jacente au trait d'esprit. J'en ai assez des métaphores. Elles n'engendrent que l'inertie. (Un temps.) Tu sais, on prétend pas à la mention Très Bien.

KARA : Mmmm. Enfin, au moins tu t'es remis à boire de l'eau.

JOE : (en souriant) Du bout des lèvres.

KARA : Tu te souviens, on a baisé ici, une fois ?

JOE : Oui.

KARA : C'était le bon temps.

JOE : Tu crois ?

KARA : Vu d'ici, oui. (Elle se détourne pour rentrer. Se retourne.) Quelles sont tes relations avec Tagg ?

JOE : Pourquoi ?

KARA : Je pense qu'il est venimeux. Ne te laisse pas piquer.

JOE : Non. Il ne joue pas le même jeu que nous, c'est tout.

---

* National Film Theatre dans le texte. (N.D.T.)

KARA : Allez, allez, Joe. Tu ne vas pas te faire avoir par son baratin à l'eau de rose sur le prolétariat, non ? (Un temps.) Pense à ton père. Hein ?

JOE : Tu crois que ça pourrait m'arriver ? Je ne me suis jamais laissé avoir par quoi que ce soit dans ma vie. C'est sans doute pour ça que je suis dans ce merdier pas possible.

KARA : Tu vas te faire lessiver. Je te le dis. Je connais Tagg. Et puis il est complètement dépassé. Son analyse relève du magasin d'antiquités. En réalité, c'est une brute et un salaud avec un gant de boxe à la place du cerveau. Je t'aurai prévenu. (Silence.)

JOE : (très calme) Ouais.

KARA : Tu rentres ?

JOE : Oui, oui. J'arrive.
(Elle hésite, finalement elle s'en va. Joe reste là à regarder en direction du jardin, il balaye l'obscurité de sa torche, une fois, deux fois, il allume le clignotant rouge, pose la torche au sol puis rentre lentement dans la maison. Cette lumière clignotera ainsi pendant tout la fin de la scène.)
(A l'entrée de Joe le salon s'éclaire. Kara a rejoint Hayes. Les autres sont assis ou allongés. Eclairage moins intense qu'auparavant, pas tout à fait naturel pendant ce qui suit. Tagg est à peu près au centre un peu mieux éclairé que les autres, il est perché sur un tabouret, mal à l'aise dans cette pièce. Tout a été rangé, nettoyé. Milanka emporte les derniers morceaux de verre dans une pelle à poussière.)

TAGG : (à Joe) O.K. ?

JOE : (fermant la porte-fenêtre) Oui, bien sûr.

TAGG : Je discuterai euh... tout à l'heure ...l'analyse et le modèle du camarade. Mais, tout d'abord, j'aimerais expliquer la raison de ma présence ici. Je suis Organisateur national et Membre du Conseil Exécutif du Parti Socialiste Révolutionnaire, la section anglaise de la Quatrième Internationale Reconstituée, qui a pour fondement le Programme Transitionnel rédigé par Trotsky quelques années avant sa mort. Je passe le plus clair de mon temps avec les travailleurs : dockers, mineurs, mécaniciens, ouvriers de l'automobile, maçons, marins. Et comme je tenterai de l'expliquer plus tard, une faction ou un parti révolutionnaire qui ne réussit pas à s'implanter parmi les travailleurs, qui ne s'appuie pas sur eux, n'a pas le moindre espoir de mériter sérieusement l'attention. (Un temps.) Mais un marxiste révolutionnaire qui a vécu ces trois ou quatre dernières années en Europe, en Amérique, ou quasiment n'importe où ailleurs, peu importe, serait vraiment aveugle et sourd s'il n'avait pas remarqué... disons le formidable potentiel révolutionnaire (?) qui s'est développé dans certains groupes de la population, groupes dont les rapports avec la classe ouvrière sont nuls, ou extrêmement ténus, voir franchement

hostiles. Je pense à des catégories telles que les étudiants, les noirs, les intellectuels, les déviants et asociaux de toute nature, les femmes etc. Aussi avons-nous décidé une campagne d'éducation politique (y compris, je dois le dire, d'AUTO-éducation) susceptible d'élargir et de consolider l'expérience de cette base sur qui nous portons tous nos efforts. Je dois souligner qu'il ne s'agit pas là d'un accès soudain d'humilité, ni d'une action de propagande pour vendre des cartes, ni d'une opération pour récolter des fonds, ni de la recherche d'un compromis idéologique ou d'une entreprise de séduction politique. Si notre analyse est juste, nous entrons dans une nouvelle phase du combat révolutionnaire contre les puissances et les structures du capitalisme. Le mécontentement est partout : à Londres, à Paris, à Berlin, dans les grandes villes des Etas-Unis ; où que l'on regarde, les institutions bourgeoises sont l'objet d'attaques répétées et souvent violentes. De nouvelles forces surgissent prêtes à se jeter dans la bataille. Toute la question est : comment peut-on les amener à servir la révolution ? Ou bien sont-elles condamnées à n'être que de simples mouvements de "protestation" voués à la récupération et réduits à l'impuissance par la "tolérance répressive" des sociétés capitalistes "avancées" ? (Un temps.) Il nous faudra des bases théoriques pour répondre à des questions de ce genre. Mais je crains que cette théorie ne soit pas tout à fait en accord avec celle dont notre camarade nous a fait l'exposé ce soir. (Un temps.) Il y a quelque chose de profondément attristant dans son analyse. Et, si je puis me permettre une petite digression, je crois qu'elle reflète une tristesse et un pessimisme radical que vous portez en vous-mêmes. Vous êtes des intellectuels. Vous êtes frustrés par l'inefficacité de votre opposition aux choses que vous haïssez. Les mots sont votre arme principale. Votre contestation est verbale, et il faut qu'il en soit ainsi ; elle s'use dans la répétition et ne vous mène à rien. D'une certaine manière, et avec raison, vous sentez bien que pour être efficace la contestation doit être en prise directe avec les réalités sociales, avec les mécanismes de production d'une nation ou d'une société. En 1919, les dockers de Londres se mirent en grève refusant de charger les munitions destinées aux armées Blanches qui combattaient la Révolution Russe. En 1944, les dockers d'Amsterdam refusèrent d'aider les Nazis à déporter les Juifs dans les camps de concentration. Et vous, qu'est-ce que VOUS pouvez faire ? Vous ne pouvez pas vous mettre en grève et refuser de charger les cargaisons américaines tant que les Etats-Unis n'auront pas évacué le Viet-Nam. Vous êtes extérieurs aux mécanismes de production. Vous n'avez que les mots. Et vous ne pouvez les convertir en action. Et, parce que les hommes au pouvoir semblent peu désireux de s'en servir, vous cultivez ce ... cynisme... ce mépris. Vous dites : la classe ouvrière a été récupérée, achetée, démoralisée. Vous montrez du doigt ses voitures, ses maisons, ses assurances retraite, sa respectabilité, et vous faites une croix dessus. Avec les mots vous bâtissez toute une théorie que vous remplissez de termes grandiloquents comme "épicentre" ou "néo-colonialisme", mais, en réalité, qu'est-ce que vous faites ? Vous prenez un quelconque bouc émissaire que vous chargez de vos frustrations et de vos malheurs et vous misez

sur le lot : noirs, étudiants, homosexuels, groupes terroristes, Mao, Guevara, peu importe, pourvu qu'il s'agisse d'une minorité opprimée, encore en état de se révolter et cherchant à s'affirmer. (Un temps.) Eh bien. Avez-vous parlé avec des ouvriers récemment ? Pendant combien de temps ? Comment savez-vous qu'ils ne partagent pas vos frustrations ? En particulier les jeunes, ceux qui prennent les voitures et les miettes du banquet comme allant de soi ? Si elles ne VOUS donnent pas satisfaction, pourquoi donneraient-elles satisfaction à ceux qui créent effectivement la richesse, à la base ? Vous partez du postulat que vous seuls êtes suffisamment intelligents et sensibles pour voir les méfaits de la société capitaliste. Pensez-vous vraiment que le jeune homme qui passe sa vie entière à faire un travail monotone et déshumanisant ne s'en aperçoit pas lui aussi ? Et d'une manière beaucoup plus profonde et plus douloureuse ? (Un temps.) Tout à coup, vous perdez le contact : non pas avec les idées, les abstractions, les concepts, parce qu'après tout, ils constituent votre pain quotidien, mais vous perdez le contact avec les racines morales du socialisme. Objectivement parlant, vous cessez bel et bien de croire à la perspective révolutionnaire, à la possibilité d'une société socialiste et à la création de l'homme socialiste. Vous voyez les difficultés , vous voyez les complexités et les contradictions, et tout ce que vous en faites, c'est la matière d'une espèce de jeu pour intellectuels. En définitive, vous apprenez à jouir de votre douleur ; vous en avez besoin, de telle sorte que tout ce que vous pouvez offrir à vos pairs, aux bourgeois, c'est une sorte d'épuisement moral. On ne construit pas le socialisme sur la lassitude, camarades. Shelley rêvait d'un homme "libre, sans sceptre,sans limite, juste, sans classe, sans tribu et sans nation, débarrassé de toute adoration et de toute terreur". Trotsky voyait l'homme futur, le socialiste ordinaire rivaliser avec un Aristote, un Goethe, ou un Marx , et voyait encore d'autres sommets s'élever au dessus de ces géants. Et vous, pouvez-vous proposer la moindre image ? Cette question vous embarrasse. Vous avez attrapé le mal que vous prétendez guérir. (Un temps.) J'ai appelé ça une digression mais, d'une certaine façon, elle décrit très précisément les difficultés que je ressens face à ... l'analyse du camarade... Malgré les apparences, le camarade Sloman avait raison. La théorie n'est pas une chose abstraite, ce n'est pas une suite de mots alignés sur une page, ce n'est pas... une organisation d'idées et de preuves destinée à la contemplation esthétique. La théorie est une chose concrète. C'est la distillation d'une pratique. Par dessus tout, la théorie s'éprouve dans les veines, dans les muscles, dans la sueur qui perle sur le front. C'est en ce sens qu'elle est morale et irrévocable. C'est le passage obligé essentiel entre le passé et le futur. (Un temps.) Aussi, quand je cherche les traces de tout cela dans l'exposé du camarade, je ne les trouve pas ; elles n'y sont pas. Son discours fait partie d'un jeu complexe qu'il se plaît à jouer et où il excelle.

FORD : (en colère mais avec calme) Est-ce que je pourrais répondre à ceci ?

TAGG : J'espère que oui. Mais laissez-moi finir d'abord. (Un temps.) Je ne vais pas proposer une liste d'affirmations contradictoires pour réfuter celles qui ont été proposées car je pense que nous avons mieux à faire de notre temps. En fait, mon exposé de ce soir concerne le rôle du parti dans la formulation de la théorie révolutionnaire et dans la construction de la révolution socialiste. Mais, avant cela, je vais devoir vous présenter une vision politique d'ensemble extrêmement différente. (Un temps.) Le camarade Ford nous a décrit l'histoire du vingtième siècle comme une série de vides. Ce qui signifie qu'il n'y a pas eu de révolution prolétarienne au coeur du capitalisme mondial ; en Europe d'abord, puis de plus en plus, en Amérique. Eh bien, vous savez, à mon avis, il est allé un peu vite avec la réalité des faits. Voyez, l'Allemagne en 1919-1920, l'Italie à la même époque , la Hongrie, la Bulgarie. L'Espagne en 1936, la France la même année : l'année de la Grève générale, cinq millions de travailleurs posant la question du pouvoir de l'Etat. La Grèce en 1944. L'absence de révolution n'est pas le révélateur décisif de l'élimination du potentiel révolutionnaire. Mais comment le camarade exlique-t-il cette perte de direction révolutionnaire en Europe ? Marcuse nous apprend que les sociétés avancées ont "récupéré" le prolétariat dans leur système de valeurs, qu'il est aujourd'hui le dernier partenaire en date du capitalisme, que ses intérêts futurs sont liés au sien, et qu'il s'oppose avec la dernière énergie à tout ce qui pourrait mettre en danger le statu quo, c'est-à-dire le marchandage général qui régit une démocratie basée sur la propriété privée. Et ceci, en soi, est la réfutation définitive du postulat marxiste selon lequel les sociétés capitalistes sont des sociétés de classes dont les tensions et les contradictions internes résulteront nécessairement dans leur remplacement par le collectivisme des forces de production déjà socialisées en leur propre sein. Bien, admettons, pour les besoins de l'exposé en tout cas, que le militantisme révolutionnaire soit tombé à son étiage le plus bas dans le prolétariat urbain. A partir de là il faut nous mettre d'accord, dans le cadre théorique qui est le nôtre, sur les causes et sur les remèdes. A moins, bien sûr, que nous n'escamotions complètement la question en disant que l'urgence révolutionnaire a puisé ailleurs une énergie nouvelle et qu'on la retrouve à présent chez les paysans d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud, qui, à l'heure actuelle probablement, sont confrontés aux pressions combinées non seulement de l'expansionnisme impérialiste (qui va de pair avec l'utilisation des armes technologiques les plus meurtrières, et les plus sophistiquées que l'homme ait jamais inventées) mais aussi à celles de l'opposition active d'un prolétariat embourgeoisé acharné à défendre sa part du gâteau contre les nouveaux venus, tout misérable et opprimé qu'il soit lui-même. (Un temps.) Ce qui manque à tout cela, c'est une compréhension exacte de la dialectique, de la relation qui existe entre la lutte des classes INTERNE à l'état capitaliste et la version externe qui se déroule en dehors de celui-ci. Le fait est là : les deux combats sont liés de manière inextricable. La victoire de l'un dépend de celle de l'autre. Et pourtant, seule la victoire du prolétariat urbain sonnera le glas de l'oppression

impérialiste. Réfléchissez, réfléchissez bien, il est absolument inconcevable que ce soit l'inverse qui se produise. Bien sûr, les luttes anti-impérialistes se poursuivront, mais peut-on imaginer une seconde que l'Amérique ou l'Angleterre ou la France ou l'Allemagne , que ces états capitalistes bien établis, avec le niveau de développement technologique qui est le leur, les ressources économiques et le potentiel de destruction qui sont les leurs, laissent des changements significatifs intervenir au niveau de leur expansion économique sans lever le petit doigt. C'est impensable. (Un temps.) Il nous faut donc répondre aux questions suivantes : pourquoi le potentiel révolutionnaire a-t-il disparu au sein du prolétariat urbain ? Et comment y remédier ? Si nous n'apportons pas de réponse autant jouer aux échecs ou au billard car il nous sera impossible d'opérer le changement dont nous avons parlé et pour lequel nous avons tenté d'oeuvrer. (Un temps.) Si en Europe et aux Etats-Unis, les prolétaires ont apparemment choisi le statu quo, c'est, à mon avis, parce qu'ils ont été régulièrement et systématiquement trahis par leurs dirigeants, et en particulier par les partis communistes des divers états européens. Tenez, un fait historique tout simple qui n'apparaît pas dans l'analyse du camarade Ford : le stalinisme. L'avènement du socialisme dans un seul pays a marqué l'extinction de l'ardeur révolutionnaire partout ailleurs, y compris dans ces états où la flamme de la révolution commençait à surgir par toutes les fissures de la société capitaliste. En 1933, le parti communiste allemand, le plus puissant parti européen en dehors de la Russie, livrait la classe ouvrière aux mains d'Hitler. Et en France, la grève générale de 1936 reposait manifestement sur le désir spontané des ouvriers de contester le pouvoir de l'état, autrement dit, sur une situation authentiquement révolutionnaire, mais les canassons staliniens qui dirigeaient le PCF ont freiné des quatre fers, cyniquement, pour détourner la grève et en faire un combat salarial. Quel combat ! A la solde de Staline. Aujourd'hui encore, en Europe occidentale, la classe ouvrière lorsqu'elle n'est pas dupée par les forces de la social-démocratie est prisonnière, la plupart du temps, de ces minables directions antirévolutionnaires. (Un temps.) Si nous voulons changer tout cela, si nous voulons remettre la révolution prolétarienne à l'ordre du jour de l'histoire européenne, il va falloir remplacer ces directions moribondes et corrompues par d'autres bien vivantes et révolutionnaires. (Un temps.) Mais ces directions ne naîtront pas de coalitions vagues ou d'unions spontanées, elles seront le fruit d'une patiente organisation et d'efforts disciplinés. Autrement dit, ces directions seront l'émanation de nouveaux PARTIS révolutionnaires qui, à leur tour, prendront appui et s'enracineront dans la classe qu'ils cherchent à diriger. A ce moment donné de notre histoire, il n'est qu'un slogan possible : "Construisons le Parti Révolutionnaire". C'est le seul et unique slogan qui vaille et il ne peut y en avoir d'autre.. (Il s'arrête, éponge la sueur sur son visage et son cou. Silence général. Certains se trémoussent sur leur chaise,des pieds s'agitent, une allumette flambe, grésille.)

FORD : (finalement) Terminé ?

TAGG : Presque. (Un temps.) Le mot "parti" est synonyme de discipline. Il implique l'auto-analyse, la critique, la responsabilité, et beaucoup d'autres choses encore qui vont à l'encontre des traditions et des valeurs de l'intellectuel bourgeois occidental. Il implique que l'on soit uni par et dans un but commun. Mais par dessus tout, il implique l'abandon délibéré de tous ces engagements antérieurs que sont les relations personnelles, la carrière, l'avancement, la réputation et le prestige, engagements susceptibles d'empiéter sur la disponibilité et la liberté d'esprit. Or, bien qu'étant peu familier avec la strate intellectuelle anglaise, je pense que ce sera là le plus grand obstacle à franchir. Imaginez votre vie sans l'approbation de vos pairs, imaginez votre vie sans la réussite. Le problème avec les intellectuels ce n'est pas l'imagination mais l'engagement. Ca vous amuse de mordre la main qui vous nourrit mais vous ne la couperez jamais d'un coup de dent. De même, en ce moment, ces jeunes écervelés courageux à Paris vont tendre le dos aux matraques et hurler des slogans insensés toute la nuit. Mais cela ne les empêchera pas de passer leurs examens et de s'installer en bonne place, plus tard, dans les rouages du pouvoir et dans les privilèges de la classe dirigeante.
(Milanka entre avec du café... etc , sur une table roulante.)

MILANKA : Café ?
(L'atmosphère se détend quelque peu. On murmure, on chuchote.)

TAGG : Pourquoi pas ?
(Ensemble, en simultané, l'éclairage s'éteint et l'écran s'anime brusquement : engagement sanglant entre les CRS et les étudiants autour de la Sorbonne, son au maximum, la lumière rouge de l'alarme clignote toujours sur la terrasse.)

NOIR

ACTE II

Le salon. Samedi 11 Mai, 2 heures du matin.

La réunion est finie. Louis, Maine et Kate sont déjà partis. Sur la terrasse, Hayes cherche Sloman. Grease, casque de moto sur un genou et combinaison de cuir à demi boutonnée, écoute un disque dans un superbe casque stéréo. Susie , assise sur un canapé, feuillette rapidement une pile de journaux et de magazines qui se sont accumulés pendant la semaine. Tagg est au téléphone, tournant ostensiblement le dos au salon, il attend.

JOE : (à Susie) Tu trouves ?

SUSIE : Non. Je pensais que c'était dans le "Telegraph" mais je ne trouve pas.

JOE : Ca ne fait rien. Il y a un service de coupures de presse. Ils finiront bien par me l'envoyer. Au moment de la troisième rediffusion sans doute.

SUSIE : Enfin bref, l'article sous-entendait que le Service des dramatiques T.V. était aux mains de communistes et d'agitateurs dont les intentions étaient manifestement de subvertir le fonctionnement démocratique du pays et de le mener à la ruine.

JOE : Pas possible ? Ca s'arrange. J'aimerais bien les connaître ceux là, car je te prie de croire que j'ai passé quelques journées solitaires dans l'East Tower.

TAGG : (au téléphone) Allo. Allo.
(Ford a ses clés de voiture à la main. On entend un bruit de chasse d'eau là-bas dans le hall.)

FORD : (à Susie) D'accord ?

SUSIE : Oui oui.

FORD : Toujours à Wandsworth ?

SUSIE : Oui.

FORD : D'accord. (A Joe.) Merci, Joe. Charmante soirée. Je ne suis pas très sûr que nous soyons arrivés à quelque chose, mais enfin...

JOE : Merci d'être venu, Andrew. J'espère que vous n'avez pas complètement perdu votre temps...

FORD : Non, non. Vous me connaissez. Comme dit l'autre, les mots sont notre pain quotidien...
(Silence. Le disque est fini, Grease enlève le casque.)

JOE : Eh bien, bonne chance pour le livre sur Cuba.

FORD : Ah là là. Ne m'en parlez pas. Il y aura eu une contre

révolution avant même qu'on ne m'ait soumis les épreuves. Merci quand même.

GREASE : (se joint à eux) C'est chouette. La guitare solo en fait un peu trop mais c'est ... funky. J'aime bien. (Il jette un regard circulaire.) Eh ben voilà. Allez, au boulot.

FORD : Ca va aller.

GREASE : (soulevant son casque de moto.) Ouais. Y'a une Lambretta 120 cc concentrés qui m'attend dehors. Vu les conditions favorables je devrais être à Camden à midi.

TAGG : (au téléphone) Allo. Allo. (Se tournant.) Joe, j'ai l'impression que ce machin est mort.

JOE : J'arrive tout de suite, John.
(Tagg, une nouvelle fois tourne le dos au salon et pianote sur l'étrier du récepteur.)

FORD : Bon. Allons-y. (A Susie.) D'accord ?

SUSIE : (à Joe) Merci pour ... j'ai bien aimé. Enfin, c'était différent, quoi.

JOE : (lui prend la main) Au revoir.

FORD : Salut.
(Ils partent.)

GREASE : Bonne continuation.

JOE : Mmm. Vous aussi. Tenez-moi au courant de ce que vous faites... On pourrait peut être faire quelque chose pour la télé.

GREASE : C'est ça, c'est ça, faisons un rêve.. (En direction de Tagg, dos tourné.) Au revoir.

TAGG : (se tourne lentement) Merci.
(Grease s'en va. Joe traverse la pièce en direction du téléphone, le prend des mains de Tagg, écoute.)

JOE : Allo. Allo. Eh, allo. (Il écoute, enfin.) Ca y est, elle fait le numéro. Elle a dû attendre une ligne.
(Il rend le téléphone à Tagg.) Ca prend du temps.
(Il laisse Tagg à nouveau, traîne un peu, éteint le tourne-disque. Hayes revient du jardin, quasiment sur le point de partir.)

HAYES : Aucune trace. S'il ne s'agissait pas de Malcolm, je commencerais à m'inquiéter. Tu sais, il se trouve qu'il représente une portion non négligeable de mon bifteck.
(Regardant autour de lui.) Kara ?

JOE : Elle est,euh... partie jeter un coup d'oeil à mon fils.

Elle n'en a pas pour longtemps.
(Hayes opine de la tête, se dirige tranquillement vers les rayonnages de livres.)

TAGG : (au téléphone) Quoi ? Bon Dieu non. Est-ce que vous pourriez insister ? Anhan 589 6129. C'est ça, merci.
(Il raccroche brutalement.) Pas de réponse. Elle essaye à nouveau.

HAYES : (avec ironie) Peut-être que le standard téléphonique est tombé, à Paris. Et De Gaulle aussi. Ils ont sans doute déjà mis en place un gouvernement provisoire avec un écolier de onze ans à sa tête. (Il se tourne.) On a vu pire. Pas souvent, mais enfin.

TAGG : (à Joe) Pas de trace de Sloman ?
(Joe fait non de la tête. Tagg se dirige vers les fenêtres, scrute l'obscurité à l'extérieur.)

HAYES : Ne vous en faites pas pour lui, il s'en tirera.

TAGG : (lentement) Vous croyez ? Qu'en savez-vous ?

HAYES : Je suis son agent littéraire. Ca fait partie des choses que je dois savoir.

TAGG : Savez-vous pourquoi il ne dés[illegible]oule jamais ?

HAYES : J'ai dit son agent littéraire. Pas sa femme.

TAGG : Ca lui fait une belle jambe.
(Le téléphone sonne brutalement. Tagg se précipite pour répondre. Hayes regarde Joe, l'air faussement outragé, il s'assied sur le Chesterfield.)
Allo. Allo. Oui, allo. Dieu merci, ça fait des heures que j'attends. Quoi ? Non. Tout va bien, je suis avec Shawcross, Joe Shawcross ? Oui. Allez-y.
(Il écoute un long moment. Pendant la suite de la scène le spectateur reste toujours conscient du déroulement de cet appel bien que Tagg dise très peu de choses si ce n'est qu'il réagit, cherche à en savoir plus, demande des détails, des nuances, des développements.)

HAYES : Il a une espèce de charme bien à lui n'est-ce pas ?

JOE : NOUS avons du charme, Jeremy. Regarde -nous.
(Kara rentre, venant du hall. Hayes se lève, prêt à partir.)

HAYES : On y va ?

KARA : Pourquoi est-ce que tu ne vas pas chercher la voiture ?
(Un temps.)

HAYES : (finalement) D'accord. Salut Joe. (Ironique.) Charmante soirée.

JOE : Ouais.

HAYES : Des nouvelles du projet Godard ?

JOE : Non. Frank est là-bas en ce moment. Il doit appeler demain. (Il regarde sa montre.) Aujourd'hui.

HAYES : Au fait, quand est-ce que tu vas à Cannes ?

JOE : Aucune idée. Peut-être samedi. Julie n'a pas encore réservé je pense.

HAYES : Dis-lui de passer un coup de fil à Biddy, on ira ensemble.

JOE : Parfait.

HAYES : Dis bonsoir à notre ... ami, s'il te plaît. Et si tu finis par retrouver Malcolm, fourre -le dans un taxi et renvoie -le chez lui avant qu'il ne devienne dangereux.

JOE : C'est ça. Au revoir.
(Hayes regarde Kara : il s'en va. Kara s'avance dans la pièce.)

KARA : Tu as une cigarette ?

JOE : Il y en a par là, quelque part.
(Kara fouille le dessus de la cheminée, trouve un paquet entamé, allume une cigarette. Puis elle se tourne vers Joe et le regarde. Dans ce silence, l'espace d'un instant, on perçoit distinctement l'appel de Tagg.)

TAGG : Qui a fait ça ? Mandel ! Mandel a fait ça ! (Ricanement.) Qui d'autre ? (Un temps.) Alors ils ont reculé... Anhan... Non. Non... je crois qu'ils ont eu parfaitement raison ...Anhan. (Il écoute à nouveau, prenant des notes de temps en temps sur le bloc qui est en face de lui.)

KARA : Il est adorable. (Joe la regarde.) Charlie.

JOE : Ah, oui... c'est un bon petit diable, dans l'ensemble. Il a les pieds plats. Comme moi. Et il fait pipi au lit.

KARA : Comme Malcolm.

JOE : Quoi ?

KARA : Rien. Tu disais toujours que tu ne voulais pas d'enfant. Tu disais que c'était encombrant.

JOE : Oui. (Un temps. Il sourit.) S'embourgeoiser. Et "Vive la famille!"

KARA : Je ne sais pas comment tu peux supporter de te mépriser à ce point-là, Joe.

JOE : (ironique) Je sais, ce n'est pas de tout repos, ça je peux te le dire.

KARA : Merde alors. (Un temps.) Tu es... mort de trouille, c'est ça ?

JOE : Un peu. En fait je suis plutôt insensibilisé. ET CA c'est assez terrifiant.
(Elle se lève, écrase sa cigarette.)

KARA : Il faut que j'y aille. (Elle va vers lui, lui pose un baiser léger sur la joue.)
(Désignant Tagg.) Fais attention à celui-là. C'est lui qui a les cartes en mains. Il va te sucer la moelle des os si tu lui laisses la moindre occasion de la faire. Ecoute... tu as du talent... une vie à construire. Alors construis-la. (Un temps.) La révolution, fais-là ICI, là où tu ES.
Pas dans la TETE d'un autre.

JOE : Oui, oui, bien sûr.

KARA : J'aurais voulu t'apporter davantage.

JOE : (doucement) Vas te faire foutre.

KARA : Ne t'énerve pas.
(Elle jette un regard appuyé à Tagg, qui lui tourne le dos ; s'en va. Joe la suit, après qu'elle soit sortie, jusqu'à la porte, comme pour l'observer.)
(Tagg conclut son appel, parcourt la pièce des yeux, se dirige vers les fenêtres, réfléchissant encore à la conversation qu'il vient d'avoir. Quelques respirations profondes.)
(Joe s'amuse avec les lumières, essaie diverses combinaisons en se servant du variateur, et décide enfin de concentrer le faisceau de spots qui plonge dans le même bain de lumière les deux fauteuils de cuir, laissant le reste de la pièce dans l'obscurité. Il s'asseoit dans l'un des deux, fatigué et le visage défait.)

TAGG : (à la fenêtre) Frank.

JOE : Frank.

TAGG : Il est au coeur de la mêlée, si j'en crois le vacarme.

JOE : Frank HETHERLEY ?

TAGG : C'est ça.

JOE : Je ne comprends pas. Il était censé traiter un contrat pour moi, avec Godard. Pour ITV.

TAGG : Il a dit qu'il vous appellerait dans la matinée.
(Silence.)

JOE : Frank est ... des vôtres ?

TAGG : Mmmm.

JOE : Je ne savais pas. (Un temps.) Alors qu'est-ce qui se passe ?

TAGG : La police anti-émeute a chargé les étudiants. Les étudiants ... se défendent.

JOE : Avec quoi ?

TAGG : Des barricades.
(Long silence. Tagg traverse la pièce, s'assied en face de Joe.)
La police a des bombes lacrymogènes et des grenades explosives. Il pouvait à peine parler, sa voix était tellement cassée. (Un temps.) Les étudiants arrachent les pavés et mettent le feu aux voitures.
(Nouveau silence.)

JOE : Bon Dieu.

TAGG : Nous avons une section là-bas. (Un temps). La question est : qui va prendre le soulèvement en mains ? Pour l'instant il semble qu'il soit incontrôlé. (Un temps.) Mais les opportunistes grouillent déjà comme des vers sur une charogne. Mandel, par exemple. Mandel ?
(Joe opine de la tête.)
Apparemment la voiture de Mandel a été incendiée. Il paraît qu'il est monté sur une barricade pour la regarder brûler en criant : "Ah ! Que c'est beau ! C'est la Révolution !" (Un temps. Sans ironie.) Il sera révisonniste jusqu'au bout celui-là.

JOE : Est-ce que Frank est impliqué ? Je veux dire, est-ce qu'il se bat vraiment... avec votre section ?

TAGG : (posément, simplement) Notre section ne se bat pas.
(Un temps.)

JOE : Non ?

TAGG : Non. (Un temps.) Une faction révolutionnaire ne peut pas se permettre d'être ... romantique. Une poignée d'anarchistes petits-bourgeois mène la danse et à cause d'eux, à cause de leur "folie des grandeurs", des centaines et des centaines de garçons et de filles courageux sont en train de se faire massacrer, en ce moment même, par les forces armées de l'état bourgeois. C'est vrai qu'il n'y a pas de révolution sans insurrection. Mais une insurrection sans un parti pour l'organiser et la diriger selon une ligne correcte, c'est tout simplement du suicide. (Un temps.) Combien de fois faudra-t-il le répéter avant que la vérité devienne une évidence ? (Un temps.) La Révolution n'est pas un jeu de hasard, une spéculation de flambeurs de casino. La Révolution c'est la conjonction impitoyable des forces matérielles objectives et de l'organisation humaine, associées à de la discipline, du courage et de la volonté. (Un temps.) Notre section a quitté les barricades avant les gros affrontements. A mon avis ils ont pris la bonne décision. Car un tel affrontement ne peut déboucher que sur la défaite, voire la déroute. Il n'y a pas de perspective révolutionnaire là-dedans, et ceux qui l'ont lancé... Mandel et sa clique ... sont, objectivement, des

ennemis de la révolution prolétarienne en France.
(Long silence. Tagg ferme les yeux ; il semble dormir. Joe est figé, incapable de comprendre ce qu'il vient d'entendre.)

JOE : Et vous pensez que ça va finir comme ça ?

TAGG : Comment voulez-vous que ça finisse autrement ? Quand les ouvriers auront pris la place des étudiants et quand le parti révolutionnaire conduira les ouvriers, alors il y aura la révolution. (Un temps.) Ce qui me ... terrifie, en ce moment, c'est que les ouvriers sont capables de se déclarer solidaires des étudiants du fait des brutalités dont ils ont été témoins.

JOE : Mais... est-ce que ce n'est pas le but recherché ?

TAGG : (frappant soudain avec violence l'accoudoir du fauteuil)
Non ! C'est tout le contraire ! A votre avis qui va se mettre à la tête des ouvriers s'ils décident de prendre part à l'action ? Nous ? Ce sera le PC, par le biais de la CGT. Tant est si bien que, quelle que soit la manière dont ça commence, quels que soient le courage et la détermination des ouvriers, le mouvement se videra lentement de tout contenu révolutionnaire authentique jusqu'à ce que Waldeck-Rochet et ses acolytes staliniens passent un accord secret avec De Gaulle pour nettoyer les rues des travailleurs et les remettre à leur place. Vous ne comprenez donc pas ? Nous allons vers une énorme défaite de l'esprit révolutionnaire. La difficulté de notre tâche va s'en trouver accrue.
(Silence.)

JOE : Je suis désolé que la soirée ... ne se soit pas mieux passée.

TAGG : C'est un début. (Un temps. Tagg s'absorbe dans ses pensées.)

JOE : Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des ... doutes ?

TAGG : Des doutes ?

JOE : J'ai essayé de comprendre en quoi vous êtes différent des autres. Ce n'est pas votre analyse. Ce n'est pas non plus votre style. Je pense que c'est... il n'y a aucun... scepticisme en vous. Je ne trouve chez vous aucune trace de ce que mon professeur de psychologie appelait "le vers de la civilisation", celui qui vous rappelle gentiment les risques d'erreur. (Un temps.) C'est peut être parce qu'il n'y a aucune chance pour que vous ayez tort.

TAGG : (doucement) Avez-vous, VOUS, la moindre chance d'avoir raison ?

JOE : Non. Aucune.

TAGG : Je n'ai pas peur d'avoir tort. Dès l'instant que j'ai raison, ne serait-ce qu'une fois. Il n'en faut pas davantage.
(Silence.)
(Avec un rapide sourire.) Je suis un prolétaire. J'ai tué le ver avant qu'il ne lui pousse des ailes. (Il parcourt la pièce

des yeux, passant d'un objet à l'autre, et revient à Joe.) Vous auriez p't'être dû en faire autant.

JOE : Moi ? Je ne suis qu'un... producteur. Je ne FAIS rien moi-même, à vrai dire. Je ne fais que ... monter du spectacle.
(Nouveau silence.)

TAGG : Vous savez, j'ai rencontré Trotsky une fois. Une seule fois. Dans une pension, dans le Sud de la France. En 36. Ca devait être en 36. Il essayait de mettre sur pied la Quatrième Internationale pour contrer les obscénités de la Troisième, celle de Staline. Nous étions environ une cinquantaine, venus de partout : France, Italie, Suisse, Belgique, Hollande, Allemagne, Suède, Danemark... Pologne... Australie... Etats-Unis. Et moi, de Glasgow. J'avais juste trente ans. (Un temps.) Il a surtout parlé en français. Je n'ai quasiment rien compris. Mais je l'ai bien regardé, regardé. Avec sa grosse tête. Et ses yeux derrière ses lunettes. (Un temps.) Authentique. Cette voix parlant une langue que j'comprenais pas, c'était la seule, la dernière voix authentique de la Révolution Russe. Alors que tout ou presque était en train d'être expurgé par Staline ou simplement ... étouffé par le silence des Wilson de l'époque... cette intelligence unique était assise là, incandescente, refusant de s'éteindre, de disparaître. (Longue pause.) Ca, ça m'a aidé. Bien sûr, ça ne remplace pas l'analyse et la discussion, ça ne remplace pas la THEORIE. Mais ça vous aide rien qu'un peu quand les nuits se font plus longues. (Un temps.) Dans tout ce qu'il a dit, j'ai compris une chose. Il a dit : "La seule façon de ne pas mourir, c'est de faire souche chez les autres".
(Un long silence s'installe.)
Joe, j'essaye de faire souche. (Un temps.) Je serai mort à la fin de l'année. (Un temps.) J'ai une tumeur. (Il se tient l'estomac.) Ca fait déjà un moment qu'ils essayent de me guérir vous savez. Mais ... y' a rien à faire, elle s'étend. J'étais là-bas ce soir. C'est pour ça que j'étais en retard.

JOE : Je suis désolé...

TAGG : (complètement naturel) Ach, c'est sans importance. Simplement, c'est un tel gâchis. Je comptais avoir encore dix bonnes années pour construire le parti.

JOE : Vous avez de ... la famille ?

TAGG : Non. (Il se lève brusquement, sévère, tout d'un bloc.) Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

JOE : (se levant lui aussi) Oui.
(Tagg tend la main. Joe la prend.)
Je vous appelle un taxi.

TAGG : Ce n'est pas la peine. Il n'y a que deux ou trois kilomètres. Marcher me fera du bien.

(Il sort, Joe le suit jusqu'à la porte d'entrée. Joe revient, se dirige vers les fenêtres, tire les rideaux, retourne au fauteuil, regarde sa montre, se cale comme pour dormir.)
(Balance au noir.)
(Noir. "Musique Funèbre" de Lutoslawsky.)
(Sur l'écran. Film muet. Paris à l'aube. Des voitures qui se consument, des barricades qui brûlent et noircissent. Des policiers qui fouillent, ici et là, comme des charognards. Image fixe, silence. L'écran s'éteint peu à peu.)
(La lumière revient sur la scène précédente. C'est l'aube, ou juste avant. Joe est endormi, allongé sur les deux fauteuils. On entend des oiseaux : le concert matinal commence.)
(Quelqu'un tâtonne du côté de la porte-fenêtre. Sloman entre, il ouvre à demi les rideaux de manière à éclairer la pièce à demi. Il est gris, sale, échevelé. Il a, comme avant, ses chaussures soigneusement attachées autour du cou.)
(Joe s'agite au moment où la lumière partage l'obscurité en deux. Sloman l'observe jusqu'à ce qu'il se calme, puis se dirige vers le bar, regarde un long moment, choisit finalement une boîte de bière, la perce, en prend une grande goulée, se rince la bouche avec, l'avale, ferme les yeux, caresse son front avec la boîte fraîche. Il fait le tour de la pièce des yeux, la quitte et pénètre dans la cuisine, revient un peu plus tard avec une boîte de saucisses, ouverte. Il en goûte une pour essayer ; il en prend une autre, vaguement impressionné.)
(Joe se réveille sans bouger. Il fixe Sloman.)

SLOMAN : T'en veux une ?

JOE : Non. C'est quoi ?

SLOMAN : (lit le texte sur la boîte en imitant à la perfection le style des rassemblements hitlériens) : Neu !
Jedes Wurstchen dieser Dose ist mit einer besonderen Folie umgeben. Alle guten Eigenschaften, die mann an feinen Wurstchen Schatzt, bleiben durch diese Folie voll erhalten sie sind daher immer kostlick frisch, besonders zart im Biss und noch feiner im Geschmack. (Un temps.) Frankfurters.
(Joe retourne à sa litière.)
Qu'est-ce qui se passe, on a peur de se réveiller ?

JOE : (s'asseyant lentement) Comme toi de dormir, on dirait.

SLOMAN : On dirait. Il est quelle heure ?

JOE : (vérifie) Cinq heures.

SLOMAN : C'est vrai ? Ecoute ces foutus oiseaux. C'est pas croyable. Tu sais, ils ont un ordre pour commencer. Les pinsons et les vanneaux d'abord ; et puis les alouettes ; les moineaux en dernier. Espèces de petits flemmards. (Un temps.) Je lisais ça quelque part, ça prend deux heures, du nord au sud, d'un bout à l'autre du pays. C'est comme ça que chaque matin, ce sont les moineaux du ... Bedforshire, ou de je ne sais où, qui donnent le signal du réveil aux pinsons.

JOE : Bon Dieu, Malc, il est cinq heures du matin.

SLOMAN : C'est bien c' qu' je dis.

JOE : Est-ce que tu as pensé à rentrer chez toi ?

SLOMAN : Pas dernièrement. (Il enlève le tas de périodiques etc... du canapé, s'y allonge, boit un coup de bière à la boîte, extirpe une autre saucisse froide.) Quand tu parles de "chez moi" tu penses à quoi au juste ? A cette maigre salope à Salford avec ses gosses faisant bloc autour d'elle comme un paquet d'avants qui manoeuvre pour la mêlée ? Où à Sally Svelte dans sa banlieue chic, manucurée jusqu'au fond de sa petite tête, avec son enseigne lumineuse entre les jambes :"Ouvert à toute heure" ? Chez moi. Chez moi. "Celui qui creuse une fosse y tombera". L'Ecclésiaste.
(Joe se lève, sans faire attention à lui : il tremble un peu.) Allez, à toi.

JOE : (réfléchit) "L'orgueil prépare la ruine, et un esprit altier la chute". Proverbes.

SLOMAN : Bien . Oui, hum. "Au matin ils étaient comme des chevaux repus ; chacun hennissant après la femme du voisin". Jérémie ?

JOE : "Disant : paix, paix, quand il n'y a pas de paix". Oui.

SLOMAN : "N'y a t-il pas de baume en Galaad ; n'y a-t-il pas de médecin là-bas ?"

JOE : "Ecris la vision, inscris-la bien sur les tablettes afin que courre celui qui la lit".

SLOMAN : Habukku ! (Ils rient tous les deux.) Mon con ! "Sa tête et ses cheveux étaient comme de la laine, aussi blancs que de la neige ; et ses yeux ressemblaient ... à la flamme du feu".

JOE : "Sa voix comme le fracas des océans".

SLOMAN : "Je suis celui qui vit et qui était mort".

JOE : "Reste donc confiant jusque dans la mort et je te donnerai la couronne de vie".

SLOMAN : "Mais il te conduira avec une règle de fer".

JOE : "Et parce que tu es tiède, et ni chaud ni froid, je te vomirai de ma bouche".

SLOMAN : "Et je vis un cheval blême et le nom de celui qui le chevauchait était la Mort". (Long silence. Sloman vide sa boîte de bière, s'en verse un peu sur la tête et le visage, il se frictionne avec.) Saint Jean. L'Apocalypse. Un bon texte pour un samedi à cinq heures du mat'. (Un temps.) Y'a vraiment rien de tel que la matrice intellectuelle d'une école du Dimanche bien faite ; quel apprentissage, nom dé Dieu.
(Joe se dirige vers la porte-fenêtre, ouvre complètement le rideau et se met à examiner le verre qui reste dans la fenêtre cassée. Il va à la cuisine, revient avec un maillet, un burin,

des gants etc... Il examine attentivement le travail, se met à genoux pour mieux voir.)

JOE : Passe -m'en deux comme ça, là, s'il te plaît.
(Il montre du doigt le tas de journaux, par terre, à portée de la main de Sloman.)

SLOMAN : (en farfouillant) "Financial Times" ? "New Statesman" ? C'est pour un gros boulot ?

JOE : Passe -les moi, c'est tout.
(Sloman jette deux "Times" en direction de la fenêtre. Joe les étale au pied de la fenêtre pour récupérer le verre tombant à l'intérieur ; il met les gants et commence à frapper le verre à petits coups, délicatement, à l'aide du maillet. Sloman se désintéresse presque complètement de la situation, ayant maintenant concentré toute son attention, semble-t-il, sur la pile de journaux. Il les feuillette rapidement, relevant des dates entre le haut et le bas de la pile.)

SLOMAN : Doux Jésus, tout ça pour la semaine !

JOE : Quoi ?

SLOMAN : C'est dingue c'que tu peux être SERIEUX, Joe. Franchement, regarde -moi ça ! L'"Economist". Le "Daily Telegraph" ! Le "Listener" ? Tu sais, c'est dangereux tout ça.
(Joe continue son travail. Sloman se met à parcourir la pile de journaux.)
(Ton de voix différent pour chaque journal ou sujet.)
"Soutien renouvelé des dockers à Enoch Powell sur la question de l'immigration. Les heurts avec les étudiants ont été évités". (Il continue.) "Le clou de l'exposition des créations de Cecil Beaton pour le théâtre est une reproduction à l'échelle des principaux décors de "My fair Lady" qu'il ..." (Il examine la page de plus près, cligne des yeux, tousse, change de journal.)" Le "Sunday Telegraph" a le plaisir d'annoncer qu'à partir de Dimanche prochain sa rubrique Théâtre sera dirigée par Frank Marcus, le célèbre dramaturge". (Un temps.) "On laisse entendre des sources bien informées que Mr Marcus se proposerait de faire appel". (Il continue. Change de journal.) "Les mouvements des troupes soviétiques à la frontière Tchéquo-polonaise sont perçus comme la marque de pressions sur Dubtcheck et Svoboda". "Le Professeur Herbert Marcuse, philosophe marxiste éminent et père de ce qu'on appelle la Nouvelle Gauche, est arrivé tard ce soir à Paris, pour célébrer le centenaire de la mort de Karl Marx organisé par ... l'UNESCO ?"
(Il regarde Joe qui continue son travail.)
(Autre journal.) "De Welwyn, la Cité-Jardin de l'Hertsfordshire : dans la ville traumatisée par la drogue , je puis le révéler aujourd'hui, au moins trois jeunes sur cent prennent de l'héroïne, la drogue qui tue". (Il jette le "People" par terre et prend un autre journal.) "La France : pays stable, prospère, exaspérant, par Patrick Brogan". Ah !. (Il envoie valser le "Times" et en prend un autre.) "Lors d'un sondage effectué le mois dernier, à Bucarest, 25 pour cent des

personnes interrogées ont désigné le Général de Gaulle comme Premier Secrétaire du Parti Communiste français". (Un temps.) "Le Général de Gaulle s'apprête à partir pour la Roumanie en visite officielle à la fin de la semaine. On apprenait hier soir de la bouche d'un porte-parole que le Parti Communiste Français serait dirigé, en son absence, par Mr Waldeck-Rochet (107 ans), 13 Jardin des Tuileries, Paris 8e". (Un temps.) "On laisse entendre de sources bien informées que Mr Waldeck Rochet se proposerait de faire appel".

JOE : (Il a presque fini) Qu'est-ce que tu racontes ?

SLOMAN : (un "Evening Standard" à la main) Attends. "Un officier de police français déclarait cet après-midi : "S'il n'y a pas de morts d'ici ce soir, je rends ma plaque". Quoi ?
(Joe enveloppe les débris de verre dans le journal, les emporte dehors sur la terrasse, ramasse les morceaux tombés à l'extérieur , les jette avec soin et revient. Sloman s'asseoit.)

JOE : Et la pièce ?

SLOMAN : Quoi, la pièce ?

JOE : Quand est-ce que tu penses pouvoir me montrer quelque-chose.

SLOMAN : On est le combien ?

JOE : (regarde sa montre) Le 11 Mai.

SLOMAN : J'en sais rien.

JOE : Peu importe. Je pensais simplement que tu pourrais me donner une idée.

SLOMAN : Lundi ça t'irait ?

JOE : Quoi ?

SLOMAN : Lundi. Vers 6 H du soir ?

JOE : Allons Malc, qu'est-ce que tu racontes ?

SLOMAN : Je pourrais mettre le paquet demain.

JOE : Malc, il s'agit d'une pièce de quatre-vingt-dix minutes.

SLOMAN : C'est vrai. Mardi alors.
(Joe se détourne, refusant d'aller plus loin à ce petit jeu.) (Tranquillement.) Joe, tu as cette espèce de ... présomption que tu es différent des autres. C'est tout. C'est pas autre chose. Mais ça n'est pas vrai. Objectivement ... rien ... ne te distingue de tous les autres ... Shaun, Gerry, Cedric... Irène... mmm ? Tu entretiens les mêmes rapports avec les moyens de production que n'importe quel autre ... producteur dans ce

clapier doré que vous appelez le Centre . Un socialiste ? Un producteur socialiste ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Ca n'a pas de sens.

JOE : Malc, tu prêches. (Un temps.) Fais semblant si tu veux.

SLOMAN : Erreur. Je ne te demande pas ta PERMISSION, je te DIS, Joe, que tu n'es pas en position d'espérer autre chose que du faux-semblant. Pas plus que les autres. Les maquereaux. Les boys en paillettes. Ceux qui charcutent les textes. Les faiseurs. Les apologues du système. Ceux qui font tourner la machine.

JOE : Pitié, Malc, pas MAINTENANT. Il est cinq heures du matin.

SLOMAN : D'accord. D'accord.
(Silence.)

JOE : Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

SLOMAN : J'en sais foutre rien.

JOE : Formidable. (Un temps.) Ecoutes, j'ai besoin d'un bon texte. OK ? Ne me fous pas dans la merde, Malc.

SLOMAN : Ca n'a AUCUNE importance.

JOE : Malc...

SLOMAN : AUCUNE. De toute façon tu ne peux faire entrer dans le système que ce qu'il est capable d'absorber et d'assimiler. Joe, cette société s'est "nourrie" à coup de descriptions de ses injustices et de ses inéquités. La pauvreté est l'un de ses SPECTACLES favoris. Les mauvaises conditions de logement, la sélection par l'école, la situation lamentable des vieux et des malades, les conditions scandaleuses et aliénantes du travail, les niaiseries ampoulées à propos des loisirs -Bon Dieu, mec, mais tu te rends compte, y'en a jamais assez. C'est ça qui nous confère notre "humanité", de voir tout ça, semaine après semaine. Ca fait des siècles que ça dure, mon vieux. Prends Wordsworth. Moins de dix ans après la Révolution française, alors que ce moment ... d'implosion ... n'était pas encore à son terme, pas encore du passé- notre bon vieux Willie se faisait le chantre de la libre circulation des mendiants ... des mendiants, Joe ... parce que c'était un moyen d'accroître le pourcentage des bonnes oeuvres de la société toute entière :

Tandis que de porte en porte
Ce vieil homme se glisse, les Villageois en lui
Contemplent le témoignage qui rassemble
Les gestes du passé et les oeuvres de charité
Qui sans lui tomberaient dans l'oubli ; ainsi entretient-il
Dans les coeurs une tendresse que les ans,
Et cette demi-sagesse, fruit de quelque expérience,
Rendent moins prompte à s'émouvoir, et réduisent par degrés,
Inéluctablement, en égoïsme et en soins oublieux et glacés.
De fermes en huttes solitaires,
De hameaux en villages dispersés,

Là où le Mendiant chenu rend ses visites
Partout, la douce obligation de l'usage fait naître
Des actes d'amour ; l'habitude fait oeuvre
De raison et prépare cependant cette arrière joie
Que la raison chérit. Ainsi l'âme,
Par ce tendre parfum d'un plaisir non recherché,
Se trouve-t-elle insensiblement préparée
A la vertu et au bien véritable.

La Dramatique du Mercredi ? C'est le coeur même du Libéralisme, Joe. N'importe quelle petite larve littéraire au ventre mou, n'importe quel écrivassier de second ordre sorti tout droit de Grub Street * se retrouve là à tes côtés. C'est le consensus. C'est la condition de notre temps. L'impetigo. Rosé. Celui qui démange. Vaguement contagieux.
(Joe ramasse quelques verres renversés, boîtes de bière, etc ... qu'il emporte à la cuisine tout en parlant).

JOE : Malc, je sais tout ça. (Un temps.) J'aime mieux faire une pièce avec toi plutôt qu'avec ... tu sais bien ? (Il parle plus fort, depuis la cuisine.)

SLOMAN : (plus fort aussi) Ouais j'aime mieux jouer aux échecs qu'aux dames. Et alors ?
(Joe revient chercher d'autres verres.)

JOE : (tranquillement, en ramassant les verres) J'aimerais, juste une fois ... dire oui à quelque chose.

SLOMAN : Ouais. Ca passera.

JOE : Oui. (Il poursuit son rangement, sort de la pièce avec un nouveau chargement et lance en même temps.) T'es jamais allé chez Chick ? Chick Hibbert ? Au Grand Dancing ... à Openshaw ?

SLOMAN : Oui. Oui. Une ou deux fois. C'est pas l'pied.

JOE : (off) Mmm. J'y allais toutes les semaines, avec le Frangin. On se battait. On baisait. Enfin, on essayait. C'est là que j'ai eu ma première fille. Enfin, c'est là que je l'ai rencontrée. Béryl. Sur la banquette arrière de la Bedford d'un copain, pendant qu'il était devant avec sa copine. On s'est un peu embrassé, et caressé, et puis je l'ai sorti, je l'ai poussé entre ses jambes et je le tenais là et j'attendais ... sans un mot ... il était là, tu sais ... il était bien là. Tout ce qu'il attendait c'était un oui. Et j'entendais une voix dans ma tête qui disait : si j'étais à ta place, je dirais non. Et alors elle a roulé sur le dos, les cuisses en l'air, ouverte et j' ai plongé, un mètre, dix mètres, cent mètres dans son oui. (Il est de retour sur le pas de la porte.) Ca m'a paru, et ça me paraît encore, un acte de pur courage .

* Grub Street : le petit monde des écrivains ratés et des "nègres".

SLOMAN : Ou de la folie pure.
(Silence. Joe ramasse d'autres verres etc... va dans la cuisine.
Sloman enlève les chaussures qu'il a autour du cou, commence à les mettre. On entend le bruit d'un lave-vaiselle qui se met en marche, au loin.)
(Angie rentre. Silencieuse, fatiguée. Elle se tient dans l'embrasure de la porte, appuyée au mur. Sloman est penché en train de mettre ses lacets.)
(Il lance, dans le vide.) Moi AUSSI j'ai connu une Béryl autrefois. Elle habitait Wythenshawe. Elle avait des gros mollets. Son père était flic. (Aucun bruit dans la cuisine. Sloman se redresse, voit Angie. Sur elle, de sa voix normale.) ELLE, elle avait un sacré courage.

ANGIE : Ah oui ?

SLOMAN : Oui. Je l'ai honorée, moi-même, personnellement. Plusieurs fois.

ANGIE : Où est Joe ?

SLOMAN : A la cuisine. Il essuie la vaisselle.

ANGIE : Pourquoi tu n'envoies pas chercher quelques affaires ? Tu pourrais t'installer.

SLOMAN : (sérieux) Non, non. Je ne voudrais pas m'insinuer entre vous.

ANGIE : Quoi que tu fasses, reste dans le comique.
(Un temps.)

SLOMAN : Ca marche le raccolage en ce moment ?

ANGIE : Tu n'es jamais fatigué ?

SLOMAN : Je m'souviens du temps où tu n'étais pas une salope. Tu étais gentille en ce temps là.

ANGIE : Ah oui. C'était du temps où il y avait encore une chance de me convaincre de devenir un bien commun ... A chacun selon ses besoins, pas vrai ? Comme des chiens autour d'un réverbère.
(Le lave-vaiselle s'arrête ; drôle de bruit de casseroles. On entend les oiseaux à nouveau.)

SLOMAN : C'est le nouvel impérialisme sexuel. Technologiquement indispensable . Le con communautaire. Ca n'a rien à voir avec le Manifeste du Parti Communiste. Demande à Kara. Elle sait ça, elle.

ANGIE : Kara ?

SLOMAN : Elle était là. A la soirée.

ANGIE : (se détourne, s'en va) Rentre chez toi, s'il-te-plaît.
(Elle est partie.)

SLOMAN : (debout) "Je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui trône sur les eaux".
(Il se dirige vers le bar, ouvre une nouvelle boîte de bière, en boit une rasade d'une manière extravagante, il s'éclabousse un peu.)
(Joe rentre avec deux grandes tasses de café sur un plateau, et une grosse carotte.)
(Il prend sa tasse, vide sa boîte.) 'Ci.
Qu'est-ce que c'est qu' ça ?

JOE : Pour le cochon d'Inde.

SLOMAN : (se tournant un peu vers les fenêtres) Ah oui. Y m'a fichu une trouille ce monstre.

JOE : Oui. Il a failli t'avoir.

SLOMAN : Ta femme est rentrée. Elle est montée.

JOE : Hmm.

SLOMAN : Elle avait l'air fatiguée.

JOE : Tu crois ?

SLOMAN : Mmm.
(Long silence.)
Joe, je suis désolé pour hier soir.

JOE : (doucement) Va te faire foutre.

SLOMAN : Quel espèce de vieil enfoiré.

JOE : Qui ça ?

SLOMAN : Tagg. Qui veux-tu que ce soit !

JOE : Qu'est-ce que tu veux dire ?

SLOMAN : Je ne sais pas. Il me donne envie de pleurer. A chaque fois que je le vois. (Un temps.) C'est un fétiche ambulant. Le "Parti Révolutionnaire", c'est un fétiche. "Construisons le "Parti Révolutionnaire", voilà ce qu'il a passé son temps à dire et à répéter, toute sa putain de vie. L'injonction absolue. Eternelle. Peu importe les conditions objectives, les autres événements historiques qui se produisent, construisons ce foutu parti.

JOE : Tandis que tu te saoules à mort ... et que moi ... je me vautre dans mon impuissance.

SLOMAN : Peut-être. En ce qui te concerne, mon pauv'vieux, je ne sais pas , mais quant à MOI, ça m'arrive d'être vraiment sobre. Tu sais, peu importe l'endroit où tu le rencontres, Tagg est toujours en train de construire le parti. Rien d'autre n'existe. Ca n'est pas possible. Et si jamais il le construisait, il faudrait qu'il le démolisse pour recommencer.

(Posément.) Ecoute. J'ai passé un an chez eux. Si. Après mon départ du PC. Eh bien, je t'assure qu'à côté d'eux, les Bolchéviques c'est l'Armée du Salut. Ils sont rigides. Ils ne plient devant rien, surtout pas devant les événements. Si la réalité ne se montre pas à la hauteur, elle est rejetée, renvoyée dans le rang, gommée. (Un temps.) Le rôle des membres du parti c'est d'exécuter les ordres, fidèlement et sans poser de question. (Regardant des images sur le mur.) "Camarades, aucun d'entre nous ne souhaite ni ne peut avoir raison contre le parti. En dernière analyse le parti a TOUJOURS raison, car le parti est le seul instrument historique dont dispose le prolétariat pour régler ses problèmes fondamentaux. Je sais qu'on ne peut avoir raison contre le parti. On ne peut avoir raison qu'avec le parti et à travers lui, car l'histoire ne nous a pas donné d'autre moyen de réaliser ce qui est juste". (Il lève sa tasse de café.) C'est bien ça, Lev Davidovitch ? Tu n'as pas attendu '38 pour cracher ça hein ? 1924, 13e Congrès du Parti, c'est là que tu as accouché de ce petit bijou. Tu aurais vraiment pu rédiger les discours de Boukharine. (Joe se détourne. Sloman se tourne pour le regarder.)
Ce n'est pas parce que John Tagg crée un minuscule parti Bolchévique dans la banlieue Sud de Londres que la révolution va arriver. Il y aura une révolution, et une autre, et encore une autre, parce que la marge "d'adaptabilité" et de "récupération" au sein du système capitaliste est, contrairement à la croyance populaire, limitée. Et lorsque la MASSE (la masse, tu comprends) décidera de prendre en charge l'état et la classe dirigeante, elle n'attendra pas que le mot d'ordre vienne de la "voix authentique de Trotsky" ou de qui que ce soit d'autre. Elle sera trop occupée à "faire la révolution". Et la classe toute entière vomira ses chefs et ses propres structures de direction et de responsabilité. Et le "germe", elle le trouvera à l'intérieur de sa propre classe, et non à l'"extérieur". Car le germe est là, le virus est là, et quelque soit le nombre de générations de travailleurs bourrées des antibiotiques et des placebos roses des derniers-nés du capitalisme, il survivra ce virus, en attente sous la peau. Je me souviens de mon père. Un travailleur modèle. Un ouvrier parfait. Le temple tous les dimanches : costume de serge bleue, chemise blanche, cravate. Les chaussures pointues, bien cirées. La raie au milieu ; cheveux mouillés. Trente-neuf ans dans la même entreprise. Maintenance électrique. Et arrivé à cinquante-cinq ans, on lui signifie son congé, sous quinzaine; compression de personnel. On lui a offert une montre en or comme prime de fidèlité, ou quelque chose comme ça. Je le revois, rentrant à la maison, le soir où ils lui ont annoncé qu'ils le viraient : il s'est assis sur une chaise, sans parler, pendant une heure environ. Les yeux rivés sur le feu, c'est tout. Et puis, il a reniflé et craché. Il a dit : "Je devrais les tuer ces fils de pute". Je ne l'avais entendu jurer qu'une fois jusque-là. Le jour où maman s'était pris le pied dans une rail au bord de la mer, à Blackpool, et qu'un tram tout illuminé avait failli la couper en deux.

JOE : Et en attendant ?
(Sloman se dirige vers la porte, les bras écartés.)
(La porte d'entrée claque.)

SLOMAN : Justement. Je crois que je vais rentrer à la maison. Joe. Attention à la dernière révélation. "Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, le premier et le dernier".
(Il s'en va. On se salue et on plaisante un peu dans le hall. Joe attend encore un moment, puis sort sur la terrasse avec la carotte.)
(Entre Eddie. Sans cravate, la veste sur l'épaule. Il est vanné, il a l'air vieux. Il jette un coup d'oeil alentour, s'écroule dans un fauteuil, sort de la poche de sa veste un exemplaire chiffonné du "Sun", se met à vérifier un pari noté sur un morceau de papier qu'il extrait de son portefeuille après l'avoir fouillé.)
(Entre Joe.)

EDDIE : Salut.

JOE : Salut, Ed. Ca s'est bien passé ?

EDDIE : Formidable. Je me suis bien marré.

JOE : (regarde se montre) Comme qui dirait.

EDDIE : Il est quelle heure ?

JOE : Presque 6 heures.

EDDIE : Bordel. Eh, tu dis rien à Jean. Elle piquerait une crise.

JOE : Tu parles.
(Eddie se replonge dans les résultats des courses.) Tu veux un café.

EDDIE : Un thé ce serait chouette.

JOE : D'accord.
(Il s'en va. Eddie sort un crayon, commence à faire un nouveau pari.)
(off) Combien de sucres ?

EDDIE : Une petite ou une grande tasse ?

JOE : (off) Une petite.

EDDIE : Alors trois.
(Joe revient avec la tasse sur une soucoupe).
'ci p'tit. (Il boit.) Cré bon Dieu, ça fait du bien, moi j'te l'dis.
(Il s'aperçoit que Joe le regarde) Qu'est-ce qu'y a ?

JOE : Rien. C'est juste la façon dont tu as dit ça. Mon père disait ça.

EDDIE : C'est vrai ? Le vieux, son thé c'était sacré. (Retourne au journal.) Tu veux parier ? Piggot a cinq montes à Leicester. Il revient de France par avion, alors ça doit être bon.

JOE : Ca t'es déjà arrivé de gagner ?

EDDIE : Gagner ? Evidemment qu'j' gagne. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
(Un temps.)

JOE : Tu as repensé au boulot ?

EDDIE : Non, pas vraiment. Si c'était qu' moi, j'le prendrais. Je pense que j'pourrais m'habituer à voir jouer l'Arsenal.

JOE : Et ... ça ferait quelle différence pour toi ?

EDDIE : Cent balles par semaine, de meilleurs horaires, un peu de temps libre.

JOE : C'est assez ?

EDDIE : Qu'est-ce ça veut dire assez ? Ca ira pour l'moment.
(Un temps.) T'as pas envie que j'le prenne, hein ?

JOE : Eddie, j'ai pas dit ça ...

EDDIE : T'as pas envie. Je l' sais. (Un temps.) Et pourquoi ?

JOE : Je ... je sais pas si c'est bien pour toi ... ici, dans le Sud, à Londres.

EDDIE : Qu'est-ce que tu veux dire, ici dans le Sud ? C'est pareil qu'à Manchester, pas vrai ? Y'a des usines et des gens qui travaillent dedans, y'a des maisons et des gens qui vivent dedans, y'a des courses de lévriers et des courses de chevaux et des bistrots et des lotos, ils ont les mêmes journaux (montre le "Sun") et la même télé, avec le petit gros de Downing Street qui LEUR dit ce qu'ils doivent faire, exactement comme à nous. Le Sud ? C'est là, c'est la porte à côté. (Un temps.) Je ne sais pas ce que tu veux dire par "ici dans le Sud". (Un temps). J'te dérangerais pas.

JOE : Eddie.

EDDIE : J'te jure. Ils ont dit qu' y aurait peut-être une maison à Islington, si ça m'intéressait. J' suis allé jeter un coup d'œil hier soir. Ca fait assez loin d'ici.

JOE : Eddie ... t'es fou ou quoi.

EDDIE : P't-être. J'ai pensé qu'il fallait que je le dise.
(Gentiment.) D'accord ?
(Joe fait oui de la tête. Un silence.)
Est-ce que ça veut dire que tu as décidé de pas nous prêter les cinq mille balles ?

JOE : C'est ça que tu veux, ta propre boîte ?

EDDIE : Ouais. Pas toi ?

JOE : D'accord. J'envoie le chèque lundi.

EDDIE : Tu penses c' que tu dis ?

JOE : Oui, je le pense.

EDDIE : Merci. (Un temps.) Je savais qu'tu l'ferais frérot. (Silence.)
J'ai ramassé une fille cette nuit.

JOE : C'est vrai ?

EDDIE : Oui, oui. Et elle était bien. (Un temps.) Elle m'a emmené chez elle et tout et tout.

JOE : Fantastique.

EDDIE : Ouais. C'était chouette. C'était pas une pute.

JOE : T'as pas perdu la main à ce que je vois.

EDDIE : Oui, oui. Les cheveux ça prouve rien.

JOE : Tu joues toujours.

EDDIE : Ouais, enfin.. L'Dimanche. Avec les vétérans.

JOE : C'est de la merde.

EDDIE : C'est qu'un jeu. Ca donne soif pour l'apéro du Dimanche. Et toi, tu joues ?

JOE : Non. J'ai pas touché un ballon depuis des années.

EDDIE : (se levant) Ah, quelle perte pour le foot ! (Un temps.) Y vont gagner aujourd'hui ?

JOE : Qui ?

EDDIE : "City" ! Y jouent à Newcastle. Y leur faut deux points pour le championnat.

JOE : Ah Oui ?

EDDIE : Et y vont les faire. (Plus intérieur, mais ironique.) Y va sans doute falloir que j'me trouve un costume neuf. Maintenant que j'vais être Mr Dynamique. (Se retournant.) J'peux aller à Euston en métro, hein ?

JOE : Change à Leicester Square.

EDDIE : Bon, c'est c'que j' vais faire.

JOE : Fais attention à toi.

EDDIE : Ouais. Toi aussi. (Eddie, sur le seuil.) Viens voir mamman. Elle fait rien qu'à parler de toi.

JOE : Oui oui.
(Un temps.)

EDDIE : C'ETAIT une pute. Ca m'a coûté cent balles.
(Il s'en va. Joe se tourne, inspecte son salon des yeux. Il regarde ses objets, mesure l'espace entre eux, autour d'eux. Le cochon d'Inde crie. Joe est figé, rivé au sol.)
(Angie rentre, en peignoir de bain, court, sans rien dessous. Dos tourné, Joe ne bouge pas.)

ANGIE : Tu veux quelque chose.

JOE : Non.

ANGIE : Joe, viens te coucher.

JOE : Frank doit appeler.

ANGIE : Pas à six heures du matin.

JOE : (se tourne) Il doit me dire si nous nous constituons en compagnie ou pas.

ANGIE : Il est rentré de Paris ?

JOE : Non, je ne pense pas. Il appellera de là-bas. Si Godard marche.
(Angie va vers la porte-fenêtre, elle regarde le cadre vide, débarrassé du verre cassé.)

ANGIE : C'est ça que tu veux?

JOE : (sans réaction) Est-ce que c'est çà que je veux.
Je ne sais pas quoi répondre à cette question.

ANGIE : Ca paraît la suite logique de ce que tu as fait. (Il la regarde. Elle continue à examiner la porte-fenêtre.)
On dirait que tu t'es bien amusé. (Elle est debout, le regarde, traverse en direction de la porte donnant sur le hall.) Tu veux prendre un bain avec moi ?

JOE : Comment va David ?

ANGIE : (posément) Je pensais que je pourrais emmener Charlie chez maman cet après-midi. Elle a parlé de l'emmener à Earl's Court à la Quinzaine danoise. Je me demande pourquoi. J'ai pensé que si je prenais ta voiture et toi un taxi pour rentrer ce soir, on pourrait aller directement à l'Aldwych depuis chez ma mère et y laisser Charlie. Ou si tu veux, tu pourrais aller à l'Aldwych en taxi. (Un temps.) Tu n'as pas oublié pour l'Aldwych ?
(Il fait signe que non.)
Bien. (Longue pause.) David va bien. Il t'envoie ses salutations. Tu pourrais rappeler à Milanka de nettoyer la cage ? Ca recommence à empester.
(Elle sort.)
(Joe reste là, debout, inerte.)

(Il traverse la pièce en direction de la chaîne Hi-Fi. Il met "Gilead" d' Archie Shepp/ Jeanne Lee.)
(Elle chante.)

"There is a balm in Gilead
To make the wounded whole
There is a balm in Gilead
To heal the sin-sick soul". *

(Il sort sur la terrasse. Revient avec le cochon d'Inde.)
(Il est debout au centre de la scène, le cochon dans la main. Fondu au noir jusqu'à ce qu'il soit au centre d'une découpe.)
(Tandis que la lumière baisse, il apparaît le cochon à la main, en image projetée, sur l'écran derrière lui.)

FIN

---

* "Il est un baume en Galaad / Qui guérit de tout mal / Il est un baume en Galaad / Qui guérit l'âme malade de ses péchés".